Sommaire

Remerciements p. 4

Avant-propos p. 5

Petite présentation de Seignosse p. 7

Chapitre 1

Le village de Seignosse - 1ère partie p. 9
Témoignages de Loulou Graciet,
Henri et Louisette Fayet, Raymonde Hiquet épouse Darricau,
Régine Clet épouse Duvicq et Georgette Castets épouse Lavielle.

Chapitre 2

Le village de Seignosse - 2ème partie p. 15
Témoignages de Loulou Graciet,
Henri et Louisette Fayet, Raymonde Hiquet épouse Darricau,
Régine Clet épouse Duvicq et Georgette Castets épouse Lavielle.

Chapitre 3

Seignosse, au fil des saisons... p. 20
Témoignage de Pierre-Jean Loustalot.

Chapitre 4

D'un soleil à l'autre... : le gemmage. p. 26
Témoignage d'Henry Fayet.

Chapitre 5

Les richesses et traditions naturelles de Seignosse. p. 47
Témoignages de M. et Mme Lavielle et de leur fille Denise.

Chapitre 6

La chasse à la palombe. p. 50
Témoignage de Pierre-Jean Loustalot.

Chapitre 7

L'aventure du Penon p. 54
par Sophie Labégorre

Chapitre 8

Seignosse... en quelques dates-clés p. 62
Les maires de Seignosse p. 72

Annexes p. 73

Seignosse 1905 – 2005

Les Seignossais se souviennent...

Témoignages recueillis et écrits par Véronique Labégorre
et publiés par l'Association Culturelle de Seignosse

Remerciements

Nous remercions vivement
l'Association Culturelle de Seignosse,
et tout particulièrement sa présidente,
Mme Denise Escarnot, pour avoir su réunir l'ensemble
des documents photographiques et écrits, présentés
dans le cadre de cette exposition, et permettant
de publier cet ouvrage.

Nous remercions également
la municipalité de Seignosse pour son soutien,
Mme Sophie Labégorre pour son indispensable dossier sur
Le Penon, ainsi que M. Jean-Jacques Taillentou, historien et
président de Mémoire en Marensin et administrateur de la Société
de Borda, pour son généreux concours
et son précieux savoir sur le patrimoine landais.

De nombreux remerciements encore à M. et Mme Lavielle, M. et
Mme Fayet, M. Pierre-Jean Loustalot,
Mme Loulou Graciet, Mme Régine Clet épouse Duvicq, Mme
Raymonde Hiquet épouse Darricau,
Mme Maryse Camjouan, M. René Escarnot,
M. Michel Paulmier et M. Georges Simacourbe,
pour tous leurs témoignages et documents émouvants,
sans lesquels ce livre n'aurait pas pu être publié.

Et enfin un grand merci à M. Frédéric Torra
pour ses talents de création graphique
et de mise en page de cet ouvrage.

L'ACS
Association Culturelle de Seignosse présente

Seignosse 1905–2005

Les Seignossais se souviennent...

Avant-propos

L'année 2005 marque les cent ans de la Côte d'Argent,
que l'on célèbre en ce mois de mai, notamment,
sur les communes du littoral landais.

Seignosse est au rendez-vous et accueille
la caravane formée pour l'occasion qui se déplace
de ville en ville.

C'est dans ce cadre que l'Association Culturelle
de Seignosse, présidée par Mme Denise Escarnot,
organise une exposition photos sur le Seignosse d'hier
et d'aujourd'hui et publie un ouvrage.

Un double évènement en images et en paroles, celles des
Seignossais qui témoignent sur la vie de leur village au siècle
dernier !

Ce formidable voyage à travers la mémoire
nous rappelle combien Seignosse mérite son appellation
de la plus nature des stations :
la forêt, les champs, les étangs et la mer...

Seignosse sera toujours Seignosse, dans le cœur
de ceux qui l'ont fait et qui le font aujourd'hui.

Les Seignossais se souviennent... *p.6*

Petite présentation de Seignosse...

Considérée dès le milieu du XIX° siècle comme l'une des plus riches communes des Landes en surface forestière, Seignosse s'étend sur une superficie globale de 3 619 hectares, 49 ares et 70 centiares - dont 2 534 hectares, 12 ares et 57 centiares de forêt. La forêt communale est de 865 hectares.
Les sentiers pédestres y sont désormais nombreux et les pistes cyclables se multiplient ces dernières années.
S'y trouvent également l'Etang Noir et l'Etang Blanc.
Situé à la fois sur les communes de Seignosse et de Tosse, l'Etang Noir accueille une réserve naturelle, sur 52 hectares, depuis 1974. Il doit son appellation à la profondeur et à la couleur de ses eaux. Entouré de chênes et de pins, il se différencie considérablement de son voisin l'Etang Blanc (réparti sur les trois communes de Seignosse, Soustons, et Tosse) dont les berges sont plus ouvertes et bordées par des roseaux.

La plus nature des stations est limitée au nord par Soustons, à l'est par Tosse et Saubion, au sud par Angresse et Soorts, et à l'ouest par l'océan, avec un littoral de 6 kilomètres de plages.
D'une superficie de 400 hectares, en front de mer, le site du Penon s'est transformé en station balnéaire, dans les années 1960.
Dès cette époque, il est connu notamment pour ses bassins d'eau de mer, parmi les plus importants d'Europe. La création de son golf 18 trous, sur un domaine de 70 hectares, contribue également à la renommée de la ville.

Depuis 1999, la municipalité de Seignosse a ouvert un vaste parc aquatique et de loisirs, sur un large site paysager de 4 hectares avec 2 800 m² de bassins, au point d'être le plus important des Landes en capacité d'accueil.

Aujourd'hui, la commune de Seignosse fait partie de la Communauté de Communes Maremme-Adour-Côte-Sud et du Pays Adour Landes Océanes.
Hier... il était une fois le village de Seignosse...

Les Seignossais se souviennent... *p.8*

Chapitre 1

Le village de Seignosse

1ère partie

Seignossais de naissance ou d'adoption, et témoins privilégiés de l'évolution de leur village, Loulou Graciet [1], Henri et Louisette Fayet [2], Raymonde Hiquet [3] épouse Darricau, Régine Clet [4] épouse Duvicq et Georgette Castets [5] épouse Lavielle se souviennent de la vie à Seignosse, au siècle dernier. Petit voyage à travers leur mémoire et leurs témoignages (▸)...

Dans la première moitié du XX° siècle

« Depuis notre enfance, nous avons traversé beaucoup de choses et nous avons vu surtout Seignosse changer, d'une époque à l'autre... »

Jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, Seignosse est un petit village landais traditionnel, entouré par la forêt qui s'étend jusqu'à la mer et surplombé par une dune, longeant l'océan. Sur la côte landaise, le tourisme balnéaire n'en est qu'à ses débuts. Et dans les proches environs, seules les stations de Capbreton et d'Hossegor se sont développées. Dans la première moitié du XX° siècle, la population de Seignosse est environ de 500 habitants, occupant soit des fermes, soit des maisons particulières, dont la plupart appartiennent notamment à des « maîtres » ou à des familles plus aisées.

Dans les fermes, la culture est très variée, avec des légumes et des céréales : notamment, les betteraves (surtout pendant la seconde guerre mondiale), les pommes de terre, le maïs, l'orge, le seigle, les haricots. Il y a même des vignes. On laboure les champs et la terre avec des bœufs ou des chevaux de trait.
Les exploitations agricoles seignossaises s'étendent, chacune, sur 5/6 ha en moyenne. Pour irriguer les cultures, elles disposent d'un puits (dans lequel on puisait l'eau avec un seau), voire de sources d'eau, comme celle de la Fontaine des Sables ou encore celle de Saint-Jean, disparue depuis. Il y avait également des pompes, par forage. Il arrivait aussi qu'un puits serve à plusieurs exploitations.
Chaque ferme possède au moins un ou deux cochons, des volailles, des lapins et du bétail.
Certains cultivateurs sont également résiniers [a] - que l'on appelle aussi « gemmeurs » [a] - mais, le plus souvent, on est seulement résinier [a] et on l'est de père en fils.
Les gens se déplacent à pied, ou dans des carrioles tirées par des ânes, voire par des mules ou par des chevaux. Ils roulent aussi à bicyclette. Ils peuvent même prendre le train, à la petite gare de Seignosse et se rendre jusqu'au terminus, c'est-à-dire à la station de Labenne.

Composé à la fois de wagons de marchandises et de compartiments pour les voyageurs, le train passait deux fois par jour et transportait très souvent beaucoup de bois. Les muletiers portaient le bois en charrette jusqu'à la gare, les camions n'existant pas. A Labenne, l'autre terminus, le train traversait la route nationale, ce qui était assez dangereux. Ouverte en 1912, cette ligne ferroviaire s'est arrêtée dans les années 1950. Il y avait aussi un bus, avant la seconde guerre mondiale. Il faut savoir, également, qu'il était plus facile de se rendre à Bayonne qu'à Dax et on allait donc plus naturellement à Bayonne.

Quant aux commerces et aux activités artisanales, il existe déjà dans le bourg, deux épiceries : celle de la famille Graciet [1] et celle de la famille Clet [4] (située là où est l'actuelle épicerie Dublanc) qui est également un petit bistrot de quartier. L'épicerie Graciet [1] est attenante à leur hôtel-restaurant, connu sous le nom d'Hôtel-Restaurant de la Côte d'Argent.
Les Seignossais se retrouvaient fréquemment dans ces deux établissements ; c'étaient leurs points de rencontre, comme nous le confirme Loulou Graciet [1].

« Une fois par mois, les maîtres venaient payer les résiniers [a] chez nous. Ma mère faisait la cuisine pour le restaurant et servait à l'épicerie, tandis que mon père, en plus de son métier d'hôtelier/restaurateur, était également marchand de bois.

A Seignosse, la vie était surtout rythmée par les saisons : les travaux des champs et en forêt [b], la récolte de la résine [a], le travail du bois, mais aussi les différentes chasses que l'on pratiquait [c]. Les femmes aidaient leurs maris, s'occupaient des enfants et des tâches de la maison. Fin septembre, on se dépêchait de ramasser le maïs [b] pour aller à la chasse à l'alouette [c] ou à la palombe [d].

Les routes étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui ; il y avait essentiellement des chemins, dont certains étaient recouverts de pierraille. Et l'on se déplaçait surtout à pied, voire en attelage de mulets pour des parcours plus importants, et progressivement en bicyclette, avant que l'on ne prenne le train, puis le car et enfin la voiture. Quant aux quartiers, il n'y en avait pas beaucoup. La physionomie de Seignosse était alors très simple ; il y avait la forêt qui allait jusqu'à la mer, il y avait les champs, les fermes, des maisons individuelles et quelques propriétés plus importantes. La famille Labescat, notamment, possédait beaucoup de propriétés ».

De son côté, la famille de Régine Clet [4] - *la fille de Charles Clet, futur maire [i] de Seignosse* - dirige également l'usine à bouchons, comme elle l'évoque maintenant…

Dans ma famille, on fabriquait des bouchons, car l'industrie du liège était assez répandue, dans les Landes. Mon grand-père Eloi Clet avait ainsi fondé et dirigeait la bouchonnerie, au moment de la guerre de 14-18 et ma grand-mère s'occupait de la cantine de tous les enfants qui habitaient à « La Montagne» [7] ; elle faisait également la cuisine pour l'hôtel-restaurant qu'avait ma mère : l'Hôtel des voyageurs. Des représentants venaient y manger ; ils se déplaçaient à cheval.
Tous les jours, par la route du Bergeron, mon grand-père allait à la Maison des douaniers et c'est à cause de cela que l'on a donné, ensuite, le nom «des Casernes « à la plage.
Il leur portait notamment le journal. A cette époque, il n'y avait pas beaucoup de routes et à Seignosse, c'étaient surtout des chemins de muletiers - ce qu'était notamment la route du Golf, avant.

Mon grand-père m'a raconté beaucoup de choses comme le jour où il avait assisté à l'inauguration officielle de l'estacade de Capbreton par Napoléon III.
Son histoire est assez attachante. Ayant été estimé par l'armée comme faible de constitution, cela lui donnait droit et le privilège, d'une certaine manière, d'exercer deux heures de travail de fonctionnaire par jour.
En plus de la bouchonnerie qu'il dirigeait, il a donc été facteur toute sa vie. Le matin, il était facteur et le reste du temps, il s'occupait de son affaire de bouchonnerie, où il y avait près d'une douzaine d'employés. Mon père, Charles Clet, faisait partie du personnel, lui aussi ».

Juste avant la Grande guerre, en 1913, d'après ce que l'on croit savoir, la commune de Seignosse confie aux architectes Pomade et Lalanne la construction de l'actuelle mairie, avec de chaque côté l'école des garçons et celle des filles.

Lorsque les Seignossais ne travaillent pas à la ferme ou dans la forêt, ils aiment s'adonner à la chasse : notamment, à la palombe [d], à l'alouette [c] et aux canards [c]. Ils terminent souvent leur journée de chasse au bistrot, chez Graciet [1] ou chez Clet [4], en arrivant avec des sacs remplis de gibier. Ils pratiquent aussi la pêche aux pibales.

Et à quelques exceptions près - comme Régine Clet [4] et sa sœur qui allaient nager à Capbreton - les gens ne pensent pas à aller se baigner dans la mer. Non seulement, il n'y a pas d'accès aménagé pour y aller, mais surtout la majorité des Seignossais ne sait pas nager.
Toutefois, certains s'y aventurent par la forêt, en direction de ce que l'on appellera plus tard la plage des Casernes, mais au rythme d'une seule fois par an.

Enfin, les seules fêtes de village qui existent sont celles de la Saint-André (le patron de la paroisse), célébrée la première fin de semaine du mois de décembre et de la Mayade, en mai, durant laquelle les jeunes gens âgés de 18 ans plantaient le mai, avant de passer dans les maisons pour vendre un petit bouquet de fleurs. Avec l'argent récolté, il était possible d'organiser un repas et un bal. Et il y avait naturellement, la fête du 14 juillet, avec son bal et la traditionnelle distribution du pain et du vin, sous l'escalier de l'ancienne mairie. Dès 1914, chaque Seignossais(e) recevait un demi-kilo de pain et un demi-litre de vin.

Les Seignossais sortent peu. Ils préfèrent se retrouver entre eux, chez les uns ou les autres, pour célébrer la fin d'une saison, d'une récolte ou encore l'ouverture de la chasse ; ils aiment parler en patois. Ils ont également l'habitude de se rencontrer chez Clet [4] ou chez Graciet [1], où ils aiment jouer au jeu de quilles, un jeu alors très répandu à l'époque et qui se composait d'un boîtier et de grandes quilles en bois. Les plus âgés d'entre eux s'adonnent aux cartes : le jeu de la Manille.

Les guerres de 14-18 et de 39-45

« Les seuls souvenirs que nous ayons de cette terrible époque sont ceux que nous ont racontés nos parents et nos grands-parents, la plupart d'entre eux étant agriculteurs ou résiniers.
Nos mères et nos grand-mères ont alors beaucoup travaillé pour remplacer leur mari parti à la guerre ou encore leur frère en âge d'être mobilisé. Elles s'occupaient des travaux de la ferme et du bétail avec beaucoup de courage, finalement et elles étaient aidées aussi par les plus jeunes et également par les anciens, trop âgés pour combattre.
Il existait une grande solidarité entre les Seignossais et certainement encore plus réelle en temps de guerre. Mais le sentiment que l'on garde surtout de cette période, à travers les paroles de nos aînés, c'est ce formidable élan patriotique.
Certes, l'absence du mari, du père, du fils ou de l'oncle, du cousin n'était pas toujours facile à vivre pour tous ceux qui restaient à les attendre. Et l'on espérait toujours recevoir des nouvelles de celui qui était parti au front… pour être rassuré et se dire qu'il était encore en vie.
La première guerre mondiale - la « grande guerre » - comme on l'appelait, a été très meurtrière ; elle a fait plus d'un million de morts… Dans notre village, plus de vingt Seignossais[e] ont été tués au combat et certains ont été faits prisonniers[f] ».

Durant l'entre-deux-guerres, la vie reprend son cours normal, à Seignosse : les résiniers[a] partent travailler tôt le matin, les bergers amènent leurs troupeaux de moutons vers la forêt.
Et côté nourriture, on mange plutôt bien ; il faut dire que l'on a tout ce qu'il faut, sur place. Chaque ferme possède des volailles, des cochons, des lapins, des vaches, mais aussi des légumes et des fruits. Il y a aussi quelques vignes, qui ont disparu depuis. On s'auto-suffit, quasiment...
Dans les années 1930, la commune de Seignosse possédait 800 hectares de pignada et récoltait 100 barriques de résine par mois, et les habitants ne payaient pas d'impôts. Il y aura aussi quelques grèves des gemmeurs - certains résiniers seignossais étant syndiqués.
Le fronton de la pelote a dû être construit à cette même période des années 1930 (avant d'être élargi et rehaussé, plus tard, en 1953) ; déjà, en 1934, une équipe de pelote composée d'Henri Gildard et d'Armand Grocq est finaliste du championnat des Landes.
La vie paroissiale était très active, à cette époque et les fêtes religieuses étaient très importantes. Tout le monde y participait et ce n'est pas Raymonde Darricau[3] qui nous contredira :

« Enfant, avec mes camarades de classe, nous faisions régulièrement des processions religieuses, surtout lors du mois de Marie. Avant la seconde guerre mondiale, je me souviens, pour les processions : à l'aller, on partait du Bourg de l'église, pour aller jusqu'à Palu et à Martichot et au retour, on passait par Lahosse pour arriver à Cabariou. La semaine de l'Ascension, la procession traversait différents quartiers, notamment Lenguilhem, Laubian, Yrache, Ponteils, avant de revenir au Bourg de Seignosse. A d'autres occasions, le parcours pouvait également emprunter la direction des Etangs. On faisait des prières en chemin. On donnait aussi une offrande

au prêtre. En réalité, la messe du dimanche constituait la sortie de la semaine. A la fin de la messe, les hommes avaient l'habitude d'aller boire l'apéritif au bistrot, notamment chez Graciet, pendant que les femmes rentraient à la maison pour préparer le repas. Pour s'informer, on écoutait au son du roulement de tambour, ce que nous disait le garde-champêtre. Certains lisaient aussi des journaux comme «La petite Gironde», mais ici, peu de personnes y étaient abonnés. »

En 1936, Olivier Maisonnave (le frère du futur maire Omer Maisonnave) installe son garage à Seignosse. Il y répare les vélos. Par la suite, il acquiert une voiture et il sera l'un des premiers à en posséder une, au point qu'il fera office de taxi, notamment pour amener les gens chez le médecin.

A l'arrivée de la seconde guerre mondiale, Seignosse n'échappe pas non plus à l'occupation allemande, en raison de sa situation privilégiée sur la mer. Près de 200 Allemands arrivent dans la commune et installent leur QG chez les anciens propriétaires de la maison actuelle de M. Zago - le récent maire de Seignosse, entre 1995 et 2001. La plupart des habitants sont obligés d'en loger, comme nous le dit notamment Raymonde Darricau[3], du temps où elle s'appelait Hiquet.

« J'avais 17 ans au moment de la seconde guerre mondiale ; on ne sortait pas beaucoup. Je travaillais la terre avec mes parents, agriculteurs. Nous avions entre 3 et 4 hectares de terre autour de la maison, dont des prairies et nous possédions aussi du bétail, des volailles. Ma famille employait des résiniers, également. J'aidais mes parents aux travaux de la ferme : traire le lait, garder les vaches, soigner les poules, tirer le fumier…
On possédait un jardin potager, aussi. On produisait des topinambours, des betteraves, des pommes de terre. On faisait aussi du foin et on fournissait aussi du fumier. Lors de la seconde guerre mondiale, on ne circulait pas beaucoup. Des Allemands logeaient dans notre grange, mais ils ne sont pas restés trop longtemps. »

De son côté, Henri Fayet[2] évoque ses souvenirs de cette époque.

« Durant la seconde guerre mondiale, notre maire Léon Desclaux a vécu l'occupation avec les exigences des Allemands, pour leur procurer soit de la nourriture chez les habitants, soit du foin pour leurs chevaux, soit des logements pour héberger leurs officiers. Après la guerre, ce fut un peu plus simple pour M. Charles Clet, successeur de Léon Desclaux, avec le retour des prisonniers. Mais, à Seignosse, il y a eu des morts [a] et des déportés [a], dont les frères Lapègue [a]. Seul René Lapègue reviendra de l'enfer ».

En raison de leurs exploitations agricoles, les Seignossais souffrent un peu moins de la faim que les habitants d'autres communes, en France. Ils manquent surtout de sucre et de café, comme l'ensemble de la population française. Certes, ils sont rationnés comme tout le monde, dans le pays - il suffit de regarder le livre des parents de Loulou Graciet [b] où sont marquées, par codes, les différentes rations - mais ils en pâtissent moins qu'ailleurs.

L'armée allemande construit deux blockhaus sur la plage des Casernes. Elle fait venir aussi des prisonniers sénégalais pour leur faire abattre des pins, le long de la voie ferrée entre Seignosse et Labenne, comme le rappelle Régine Clet [4].

« Les Allemands leur avaient installé un camp, à Seignosse, derrière chez Barrère, à «Patira». Mal traités et mal nourris, ces prisonniers sénégalais coupaient des pins pour en faire des poteaux de mine, qu'ils chargeaient au fur et à mesure sur le train. Quand on le pouvait, on essayait de leur faire passer un peu de nourriture, mais il ne fallait pas se faire prendre. Certains d'entre nous sont même devenus leur parrain ou leur marraine... »

L'armée allemande installe également son dépôt de munitions aux Casernes, dans la maison des gardes forestiers, qu'elle fera sauter plus tard, à son départ. Auparavant, elle incendie même la forêt, en interdisant aux Seignossais d'aller l'éteindre sous peine d'être arrêtés et exécutés. Ce sera l'un des incendies les plus importants. Et elle sabotera également les voies ferrées.

Notes

[1] **Loulou Graciet :** cette jeune dame de 83 ans est la fille des épiciers-restaurateurs-hôteliers qui possédaient l'Hôtel-Restaurant de la Côte d'Argent, faisant également épicerie.

[2] **Henri Fayet :** ancien résinier et responsable de la voirie de la ville de Seignosse, il a été également le président du Club de pelote des Ecureuils. Sa femme Louisette a travaillé dans l'usine à bouchons de Seignosse, quelques années avant sa fermeture.

[3] **Raymonde Hiquet épouse Darricau**, avait 17 ans au moment de la seconde guerre mondiale. Sa famille possédait une vaste exploitation agricole.

[4] **Régine Clet épouse Duvicq**, est la fille de Charles Clet, l'un des maires de Seignosse, qui tenait l'usine de bouchons avec son père Eloi Clet, mais aussi le bistrot de l'hôtel des Voyageurs, faisant également épicerie.

[5] **Georgette Castets épouse Lavielle**, connaît bien la vie seignossaise, grâce aux nombreuses activités de son époux Martial. Celui-ci a notamment assumé la fonction de conseiller municipal, aux côtés des maires de Seignosse, Omer Maisonnave et Maurice Ravailhe.

[*] La Montagne désigne aussi la Côte, c'est-à-dire la route du Penon.

[a] - Lire également le chapitre 4 : D'un soleil à l'autre ...
[b] - Lire également le chapitre 3 : Seignosse, au fil des Saisons ...
[c] - Lire également le chapitre 5 : Les richesses et traditions naturelles de Seignosse.
[d] - Lire également le chapitre 6 : La chasse à la palombe.
[e] - Voir en Annexe 1.
[f] - Voir en Annexe 2.
[g] - Voir en Annexe 3.
[h] - Voir en Annexe 4.
[i] - Consulter en fin de chapitre 8 : Les maires de Seignosse de 1905 à 2005.

Note de l'auteur

(▸) Dans les chapitres 1 et 2, les témoignages recueillis sont retranscrits de manière collective, ils s'accompagnent également de paroles plus personnelles.

Chapitre 2

Le village de Seignosse

2ème partie

L'évocation de Seignosse au siècle dernier se poursuit en compagnie (▸) de Loulou Graciet [1], Henri et Louisette Fayet [2], Raymonde Hiquet [3] épouse Darricau, Régine Clet [4] épouse Duvicq et Georgette Castets [5] épouse Lavielle.

L'après-guerre

Dans les années 1950, les plus vieux quartiers de Seignosse sont ceux de «La Montagne» et des «Coums» (la route d'Angresse). Le quartier de «La Montagne» porte ce nom-là, sans doute en raison de sa situation géographique, c'est-à-dire à proximité du «Tuc Dos Lucs», point culminant de la forêt de Seignosse et à 50 mètres au-dessus de la mer. Quant au quartier des «Casernes «, il doit son appellation à cause de la section des douaniers habitant là, jadis. La caserne des douaniers fut créée en 1843 pour veiller sur les épaves et sur les trafics clandestins. Elle fut détruite dans les années 1945-1950 ; il reste encore les platanes, en bordure de route, face au camping des Oyats.

A cette période, il y a donc près de 48 familles et plus de 80 habitations à Seignosse : 28 fermes et 53 maisons particulières [a]. Côté animaux, il est possible de recenser, à cette époque, douze paires de mules, onze chevaux/juments, 135 cochons, 104 vaches laitières, 10 ânes/ bourricots [b].

Bon nombre de ces fermes disparaîtront après la seconde guerre mondiale, vers les années 1950/55. Un peu plus tard, c'est l'activité du gemmage qui s'éteindra aussi ; il y avait encore 35 résiniers à Seignosse. Les générations d'après-guerre préfèrent se diriger, par la suite, vers les métiers du bâtiment et de l'artisanat.

Les temps changent et l'école dure plus longtemps. Les études longues attirent aussi les jeunes Seignossais et certains d'entre eux, fils de résiniers, embrasseront de brillantes carrières soit dans la médecine ou le droit ou encore sur un plan plus international.

Parallèlement, la population augmente et atteint plus de 500 habitants.
Quelques commerces s'installent aussi, comme une boucherie et une autre épicerie.
La vie est plutôt tranquille à Seignosse ; il n'y a pratiquement pas de circulation automobile.

« Côté distractions, on allait à la fête de la jeunesse à Saint-Geours de Maremme ; ça durait huit jours. Et l'on aimait bien aussi assister aux matchs de pelote de notre club seignossais des Ecureuils, où il y a eu d'excellents joueurs tels que Gildard, Chacon, avec son titre de champion des Landes ou encore Pollux. On allait même jusqu'à les suivre et à les encourager dans les matchs importants qu'ils disputaient à l'extérieur de Seignosse.

On avait aussi l'habitude de se retrouver autour de la table, pour célébrer les vendanges ou encore le dépouillage du maïs. Les vignes que l'on avait, les uns et les autres, servaient à notre consommation personnelle.
On allait très peu à la mer, une à deux fois par an, jusqu'aux années 1950. On s'y rendait à pied ou encore en charrette. On allait à la «Montagne». On ne se baignait pas, mais on restait sur le sable, face à l'océan, toute la journée. On se fabriquait même des tentes de fortune, que l'on faisait tenir avec des piquets qu'on avait trouvés, ici et là. Par la suite, un peu plus tard, on a pris l'habitude d'aller se baigner, au lac d'Hossegor, parce que c'était moins dangereux, notamment pour les enfants ».

Mais les habitants se souviennent du terrible hiver de 1956, où la température est descendue jusqu'à moins 14° centigrades. L'Etang Noir était alors complètement gelé et certains sont même allés jusqu'à y faire de la bicyclette dessus, ce qui était risqué (c'est un site assez dangereux, naturellement). C'est en cette même année que l'on inaugure l'école actuelle de Seignosse, de nouveaux logements et les Bains-Douches, en présence du Ministre de la Reconstruction, Bernard Chauchoy, comme le rappelle Henri Fayet [3] :

« Les bains-douches existaient car il y avait une demande de la population : le village ne possédait pas l'eau courante à domicile et personne dans les fermes n'avait une installation d'eau pour alimenter une douche.
Mais à partir du moment où l'adduction d'eau s'est étendue, chaque maison se dote d'une salle de bain.
La construction du château d'eau fait que chacun avait le confort chez soi et les douches municipales sont alors devenues inutiles. Il existait six lavoirs autrefois, à Seignosse ; aujourd'hui, il n'en reste que trois : un à Sollitude, un à Le Ianne, un à la Fontaine du Sable, récemment rénové. Ceux qui ont disparu sont : celui à Pébréou, celui à la Vie simple, celui du Bourg. »

Les années 1960

Il faut attendre les années 1960 pour que naisse la station du Penon et que les voies de circulation se développent, notamment la route du Golf. La démographie va progressivement augmenter pour atteindre plus de 3000 habitants, aujourd'hui. Des maisons se construisent ; des commerces s'installent, dont une boulangerie qui est restée et une boucherie, qui n'a pas tenu. Les secteurs professionnels évoluent également, essentiellement vers l'artisanat, avec beaucoup d'entreprises spécialisées dans les métiers du bâtiment.

A Seignosse - comme ailleurs - le métier de résinier disparaît et après les années 1960, l'usine de bouchons cesse également son activité, pour cause d'incendie. Plus tard, en 1966, c'est l'industrie du bouchon, en général, qui s'arrête dans les Landes. Louisette Fayet [3], la femme d'Henri, a travaillé

les trois dernières années à l'usine de bouchons de Seignosse où la majorité du personnel était composée de femmes. Les hommes employés y avaient les tâches les plus dures : ils devaient remuer les « balles » de liège et les faire bouillir, pour redonner toute la souplesse et l'élasticité aux bouchons. Les « balles de liège » étaient de forme rectangulaire (environ 1,20 m x 0,80 m). Le liège amené à l'usine venait principalement du Portugal, car la forêt seignossaise était en majeure partie constituée de pins.

Les chênes-liège existants y étaient plutôt clairsemés et sans grand rendement. Or, il faut près de trente ans pour pouvoir « démascler » cet arbre, puis attendre encore une dizaine d'années pour procéder à une nouvelle opération sur le chêne-liège.

Seignosse change de physionomie : les fermes disparaissent et les lotissements se construisent, permettant ainsi aux entreprises de maçonnerie et de charpente d'évoluer très rapidement. Les jeunes délaissent la vie agricole et s'orientent vers les métiers du bâtiment.
Le premier lotissement communal sur le Bourg a été réalisé en 1959, au quartier «L'Allemale», suivi d'un autre au Bourg en 1963 et précédé par le lotissement des Estagnots, accueillant les colonies de vacances du Lot. Mais les années 1960 sont surtout celles de la création de la station touristique de Seignosse-Le-Penon, comme l'évoque Henri Fayet [3], témoin privilégié de ce bouleversement.

« Je suis entré à la ville de Seignosse, au mois de juillet 1963, avec M. Jean Laborde. A ce moment-là, il y avait un seul cantonnier : M. Albert Labrouche. J'y ai travaillé jusqu'en 1980, soit 27 années, mais j'étais déjà chauffeur de GMC contre les incendies en 1951. Nous étions effectivement une dizaine à posséder une tenue de sapeurs pompiers, parmi le personnel communal. En 1952, pour le compte de la commune et dans d'autres circonstances, j'ai eu l'occasion de me servir du GMC pour tirer un super rouleau qui passait sur la route du «Tuc de l'Areuye» recouverte avec des poussières de « mache-fer » qui venaient des usines du Boucau. Ce fut un petit fiasco. Quelques années auparavant, cette même route était constituée de cailloux dits de « Josse » et s'arrêtait au niveau des «Cantabres». Elle sera goudronnée plus tard, dans les années 1960, comme la route du Golf verra le jour, avec l'avènement du Penon.

J'ai donc travaillé avec différents maires : avec M. Charles Clet, puis avec M. Omer Maisonnave, durant deux années et avec M. Maurice Ravailhe, pendant 25 années. Mes tâches étaient très différentes, mais il fallait un peu savoir tout faire ; être en quelque sorte assez polyvalent. J'ai d'abord été chauffeur poids lourd, puis jardinier, maçon et ensuite chauffeur de transport en commun. Par la suite, j'ai été responsable du personnel de voirie. Concernant l'organisation du travail, nous étions déjà une trentaine d'employés, plus vingt saisonniers pour la saison estivale. Les difficultés se faisaient sentir au mois de mai quand il fallait préparer les ouvertures des bassins d'eau de mer, en raison de leur contenance de plus de 5 000 m², sans oublier le nettoyage et la réfection des peintures. Ensuite, pendant la saison, à partir du 1er juin, il fallait changer l'eau tous les huit jours, nettoyer les sanitaires. Puis, il fallait préparer les quatre postes des CRS des plages des Estagnots, Bourdaines, Penon et des Casernes, mais aussi s'occuper de la sonorisation, de la pose des panneaux et des caillebotis ».

En 1964, est aménagée la première plage au Penon, avec un accès : les Casernes. Le premier poste de secours est aussi construit. Puis, l'ouverture de la plage des Estagnots est réalisée en 1965.

Les salles municipales se développent également : la salle des fêtes n'est plus à l'intérieur de la mairie.

« Naguère, c'était l'une des plus belles des environs, et aussi des plus spacieuses : 25 m de long et 15 m de large. De nombreuses fêtes et animations y étaient organisées. Elle comportait même une estrade pour les musiciens, estrade qui servait parfois de scène pour des pièces de théâtre ».

Les services publics se modernisent : la mairie est réorganisée, le personnel augmente et les services techniques réalisent de plus en plus d'opérations. L'ancienne poste est également remplacée. De nouveaux quartiers sont créés, comme ceux du Frat - 1, 2, 3, 4 -, successivement réalisés en 1967, 1969, 1971 et en 1973.

Les activités sportives se multiplient aussi. Initialement, les Seignossais pratiquaient surtout de la pelote, sur le fronton des Ecureuils, construit en 1930. Avec la construction du Hall des Sports à la fin des années 1970, ils peuvent désormais s'adonner à d'autres sports, comme le tennis…

En 1977, l'épicerie Graciet [1] ferme ses portes. Par la suite, l'hôtel-restaurant de la Côte d'Argent est vendu à la famille Lesbats.

Notes

[1] **Loulou Graciet :** cette jeune dame de 83 ans est la fille des épiciers - restaurateurs-hôteliers qui possédaient l'Hôtel-Restaurant de la Côte d'Argent, faisant également épicerie.

[2] **Henri Fayet :** ancien résinier et responsable de la voirie de la ville de Seignosse, il a été également le président du Club de pelote des Ecureuils. Sa femme Louisette a travaillé dans l'usine à bouchons de Seignosse, quelques années avant sa fermeture.

[3] **Raymonde Hiquet épouse Darricau,** avait 17 ans au moment de la seconde guerre mondiale. Sa famille possédait une vaste exploitation agricole.

[4] **Régine Clet épouse Duvicq,** est la fille de Charles Clet, l'un des maires de Seignosse, qui tenait l'usine de bouchons avec son père Eloi Clet, mais aussi le bistrot de l'hôtel des Voyageurs, faisant également épicerie.

[5] **Georgette Castets épouse Lavielle**, connaît bien la vie seignossaise, grâce aux nombreuses activités de son époux Martial. Celui-ci a notamment assumé la fonction de conseiller municipal, aux côtés des maires de Seignosse, Omer Maisonnave et Maurice Ravailhe.

[a] - Voir aussi, en Annexe 5, d'après les recherches d'Henri Fayet :
les noms de quelques familles seignossaises et leur quartier ou lieu-dit d'habitation.

[b] - D'après des recherches effectuées par Henri Fayet.

Note de l'auteur

(▸) Dans les chapitres 1 et 2, les témoignages recueillis sont retranscrits de manière collective, ils s'accompagnent également de paroles plus personnelles.

Chapitre 3

Seignosse, au fil des saisons...

Né à Seignosse en 1937, Pierre-Jean Loustalot [a] a toujours vécu ici. Durant 20 ans, il a essentiellement travaillé en forêt, partageant son temps entre gemmage, débroussaillage et... travaux des champs.

« A Seignosse, on était gemmeur de père en fils, comme dans la plupart des communes landaises. A mon tour, je n'ai pas failli à la tradition et j'ai commencé à travailler très tôt, un peu avant l'âge de 14 ans. L'hiver, je débroussaillais en forêt pour la municipalité et de février à novembre, je résinais. J'ai effectué ces tâches pendant 20 ans, entre 1951 et 1971. Par la suite, j'ai travaillé en usine, car le gemmage s'était arrêté. Nous étions encore plus de 80 gemmeurs, dans les années 1950 et vers la fin de l'activité du gemmage, nous n'étions plus qu'une trentaine. On ne résinait plus du tout, on préférait importer de la résine d'autres pays, comme du Portugal ou d'ailleurs... »

Au rythme des saisons

« Après la seconde guerre mondiale, Seignosse est toujours un petit village landais de 500 habitants. Il y avait encore des fermes, et on s'occupait surtout de cultiver sa terre pour avoir des pommes de terre, des betteraves, des haricots, de l'orge, de l'avoine, du seigle, du maïs. C'était bien de la polyculture... sans oublier les vignes pour faire son vin.
Chaque famille possédait des poules, des canards, des lapins, du bétail, un ou deux cochons. Elle avait aussi son attelage : soit de mules, de chevaux de trait, de bœufs... A Seignosse, on travaillait toute l'année, en vivant au rythme des saisons, finalement. Il n'y avait pas de dimanche, ni de jours fériés... On s'arrêtait surtout à l'occasion des fêtes religieuses, plus particulièrement lors du mois de Marie, où il y avait des processions religieuses, mais aussi au moment de la Saint-André, en décembre. Il nous arrivait même parfois de nous rendre, toujours en hiver, au bal de Benesse-Maremme... Il y avait aussi quelques sorties au cinéma de Saint-Vincent-de-Tyrosse.

Au printemps, en mars, la première tâche à accomplir consistait à couper les pailles et à les brûler pour éliminer la vermine. Puis, il s'agissait de passer la herse (appelée aussi la «canadienne»). Et ensuite, on portait le fumier dans les champs : on le mettait en petits tas et on l'étendait ensuite à la fourche ou au râteau. Vers la mi-avril, on labourait avec «l'Hardet» - une charrue à un versoir remplacée plus tard par le «Brabant double» - juste avant de «herser» pour niveler la terre. Après, on semait. N'ayant pas de machines, ni de semoir, nous faisions tout à la main.

Les Seignossais se souviennent... *p.20*

Nous nous servions d'une «marque», c'est-à-dire d'un bois avec lequel on marquait et faisait effectivement un sillon dans la terre, pour tracer là où nous allions semer le maïs.
Généralement, le sillon était réalisé le soir et le lendemain matin, à la rosée, nous semions. On couvrait les sillons avec la herse. Les engrais étaient naturels et organiques ; on prenait ce que l'on avait et souvent c'était le fumier des étables, dans lequel on déposait auparavant du soutrage, coupé en forêt.
Il faut savoir aussi qu'en début du sillon, à chaque pied de maïs, on en profitait pour planter un plan d'haricots sur une dizaine de mètres.
Une fois le semis effectué, on attendait que ça lève, entre huit et dix jours, quasiment. Puis, on désherbait, tout à la main, et on sarclait - ce qui était surtout la tâche des femmes. On binait le maïs avec un sarcloir. Et comme il existait une grande entraide entre les gens, on partait donner un coup de main dans d'autres fermes. C'était une vraie vie en communauté.
Au mois de mai, on célébrait la mayade.
Au mois de juin, c'était l'époque des foins que l'on fauchait et ramassait pour le bétail. Là aussi, tout le monde s'aidait car il n'y avait toujours pas de machine. Tout était fait à la main. Alors, on fauchait chez les uns et chez les autres.
On commençait tôt, au point du jour et on s'arrêtait à la tombée de la nuit. C'était un travail assez soutenu et l'on s'accordait alors des moments de sieste pour récupérer et mieux repartir. Après avoir fauché, on faisait les meules ; ça nous prenait environ trois jours, lorsqu'il faisait beau. Puis l'on faisait sécher le foin. Ces travaux étaient aussi et surtout l'occasion de se réunir entre Seignossais. Si l'on n'avait pas beaucoup de distractions, on ne ratait pas pour autant la fête du 14 juillet, avec la distribution du pain et du vin, et bien-sûr le bal traditionnel. On se rendait parfois aux fêtes des villes voisines.

A la fin de l'été, fin août - début septembre, on s'organisait pour les chasses à l'alouette [b] et à la palombe [a]. On préparait ainsi la palombière, en retaillant tous les arbres qui servaient pour les appeaux - sachant qu'auparavant, au mois de mars, on avait déjà coupé toutes les branches des arbres pour que ça paraisse bien vert. Puis, on posait les raquettes, on mettait les ficelles et on dressait ensuite les pigeons. Cela représentait beaucoup de travail et toute une mise en scène. Tout devait être prêt pour le 20/25 septembre, à l'ouverture de la chasse... et l'on guettait le premier passage des colombins appelés «rouquets», puis des palombes, jusqu'au 11 novembre. On savait qu'il y aurait des palombes quand on entendait les grives le matin, c'était un signe et on restait du matin au soir quand il y avait du passage... On ne comptait pas moins de 25 palombières, à Seignosse, en ce temps-là ; aujourd'hui, il en reste moins de la moitié.
Pour la petite histoire, il y avait une coutume à Seignosse : au restaurant Graciet [c], un banquet était offert aux résiniers, mais ces derniers devaient fournir les palombes.

Cette période de chasse était celle aussi où l'on récoltait le maïs que l'on coupait et ramassait pour ensuite le déposer et le transporter dans des charrettes. C'était alors l'époque de la «Deuspouguère» : on enlevait les fanes autour de l'épi. Et juste avant, on allait à la fête du 20 septembre, à Tosse.
De fin septembre à fin novembre, on se retrouvait à vingt, voire vingt-cinq personnes pour dépouiller le maïs et le dernier soir, on faisait la fête, autour d'un bon repas. Le maïs récolté à Seignosse était très peu commercialisé ; il était surtout destiné à nourrir les volailles que l'on avait. On en faisait aussi, parfois, de la farine ; le maïs égréné était ainsi porté au moulin pour être moulu. Mais en réalité, tout le maïs passait à l'élevage. C'étaient de petites récoltes - près de 25 quintaux à l'hectare - car l'on ne disposait pas de système d'arrosage comme aujourd'hui, ni d'engrais chimiques ; d'où des rendements peu élevés. Il faut attendre les années 1960 pour entrer dans l'ère de la mécanisation pour l'agriculture… »

Une vie en communauté

« Tous les agriculteurs travaillaient également pour la commune : ils débroussaillaient en forêt, notamment, mais ils entretenaient aussi les champs et les rigoles dans Seignosse. Tout le monde participait au bon entretien du village et tout le monde se sentait concerné : en ce sens, c'était une vraie vie en communauté. Et il y avait la même entraide entre les gens, pour les travaux de la ferme. C'était assez formidable…

La période de débroussaillage commençait le 1er décembre, juste après la récolte de résine et durait jusqu'à la fin janvier, avant que l'on ne reparte en campagne de gemmage, dès début février jusqu'à fin novembre. On oeuvrait en équipe de vingt, vingt-cinq personnes, sur des zones délimitées à l'avance et l'on démarrait la journée de travail à 8h du matin pour la terminer vers 17h30.
Le débroussaillage consistait à couper tous les ajoncs, les genêts, mais aussi à éclaircir les pins, pour qu'ils puissent bien pousser. Pour cela, on ébranchait les pins et on ne laissait que trois couronnes, c'est-à-dire trois rangées de branches, pour leur donner plus de vigueur. Là aussi, tout était fait à la main, avec des outils spécifiques, certes.
Mais l'un des avantages du travail manuel, c'est de pouvoir assurer une bonne sélection pour les pins, sans oublier le plaisir de travailler en pleine nature, dans la forêt, comme nos aînés.
Mon père pratiquait déjà en forêt et souvent les anciens accompagnaient les plus jeunes pour mieux leur faire partager leurs connaissances de la nature. Pour l'anecdote, c'était la commune de Seignosse qui se chargeait de marquer les pins, bien avant l'ONF - l'Office National de la Forêt.

Début février, on préparait la campagne de gemmage. Début mars-mi-avril, on écorçait les pins. Fin avril, c'était la première ramasse, on amenait la résine ramassée à la distillerie de Soustons. Il faut savoir que l'on rentrait chaque soir chez soi ; on ne restait pas dormir en forêt comme

d'autres gemmeurs, ailleurs. C'était un travail assez rude, pénible, avec un rythme soutenu et pas toujours très bien rémunéré, par rapport aux efforts fournis. Mais en même temps, on se sentait libre, car nous étions en pleine nature. C'était un vrai bonheur de savourer les odeurs de la forêt, de redécouvrir la faune, la flore ou encore de se réjouir des rayons de soleil baignant les pins. A l'âge de 8/9 ans, je connaissais tous les noms des oiseaux...
Je résinais pour plusieurs propriétaires forestiers dont M. André Lalanne, Mme Hiriart, mais aussi pour le compte de la commune. En 1970, j'ai réalisé ma dernière campagne de gemmage, avec une récolte de 24 800 litres de résine récoltée ».

La seconde guerre mondiale

« Pendant la seconde guerre mondiale, on faisait tomber du bois pour les Allemands et on travaillait pour eux, au moins deux jours par semaine. J'étais très jeune à leur arrivée ; ils ont occupé ma maison et ils étaient nombreux chez nous : onze soldats. Et ce n'était pas un hasard, car la ligne téléphonique du Pays Basque-Pointe du Grave passait par notre maison. C'étaient surtout de jeunes militaires ; par la suite, ce furent des soldats plus âgés. Parmi les souvenirs de cette époque, il y a celui qui concerne l'école (qui était située là où est aujourd'hui la maison de Mme Robert Lesbats). Les Allemands avaient ainsi fait déménager notre classe sous le préau. Je me rappelle également que l'on vivait à l'heure allemande, c'est-à-dire avec une heure d'avance.
Il y avait des résistants à Seignosse, mais presque personne ne le savait vraiment ; ainsi, le meilleur ami de mon père était résistant et on l'ignorait...
L'un des rares avantages que l'on avait, en tant que Seignossais et Landais, c'était de pouvoir s'exprimer en patois landais devant les Allemands, sans qu'ils puissent comprendre ce que l'on disait. Et pour une bonne raison : il n'existait pas de références écrites du patois landais, à la différence de la langue basque qui est autant parlée qu'écrite.

Avant de partir, les Allemands ont effectué des exercices d'essai en incendiant la forêt, pour savoir combien de temps ça pourrait prendre, à titre de rétorsion. Ils ont fait brûler en deux fois, sur une distance assez importante, qui partait de l'actuelle zone commerciale de Soorts-Hossegor (au niveau des Etablissements Dando) jusqu'à la route du Penon. Au total, ce sont 300 hectares de forêt qui sont partis en fumée.
Si le premier incendie n'a pas trop touché la commune, le second, par contre, a été très conséquent. Certes, Seignosse a connu d'autres incendies importants, comme ceux qui se sont produits dans les années 1930, en 1955 et plus récemment, en été 2003. La plupart du temps, hors circonstances exceptionnelles comme celles de la guerre, les feux de forêts étaient surtout provoqués par cause naturelle - la foudre - par accident (comme celui de 1955) ou par acte de pure jalousie.

L'incendie de 1955 a été terrible car l'on a été averti trop tard, d'autant plus qu'on n'avait pas de pompiers. C'étaient les habitants qui éteignaient avec des branchages, en tapant sur le feu pour tenter de l'arrêter. Les branchages sont des petits pins qu'on avait éclaircis, ça parait inimaginable aujourd'hui. C'était la cloche de l'église qui sonnait l'alerte au feu. Son poids unique de plus de 1 500 kg lui donnait le son du tocsin. Il retentissait de façon particulière, mais reconnaissable par tous. On savait qu'il y avait le feu et tout le monde partait aider pour l'éteindre.

Lorsque qu'on pensait que c'était terminé, on faisait alors un chemin de ronde, le lendemain, là où ça avait brûlé, pour veiller à ce que ne continue ou ne reprenne pas. La commune payait une dizaine de personnes pour « garder le feu » jusqu'à ce qu'il pleuve… »

Un petit village tranquille

« Seignosse était un petit village landais, tranquille. L'habitat était surtout composé de fermes, de maisons particulières, dont certaines étaient plus importantes - particulièrement celles des propriétaires forestiers.
Les activités que l'on pratiquait au milieu du XX° siècle restaient assez traditionnelles : le gemmage, le travail de débroussaillage, les travaux agricoles et de la ferme. Il y avait aussi un peu de bétail, - entre 200 et 250 têtes de moutons - que l'on faisait paître en forêt tous les jours. Les troupeaux allaient aussi jusqu'à la mer. Comme bergers, nous avons eu M. Lesbats, puis M. Plaisance, qui étaient très érudits. A Seignosse, on élevait également des agneaux, de grande qualité, parce qu'ils se nourrissaient notamment de serpolet, ce qui leur donnait une saveur particulière…

Tous les chemins convergeaient sur le bourg de Seignosse. Quant aux routes extérieures, à destination de Saubion ou d'Angresse, elles étaient toutes en cailloux. Et pour se rendre sur la dune, on empruntait des chemins de forêt, car aucune route goudronnée n'existait alors. Il n'y avait pratiquement pas de voiture. Jusqu'aux années 1960, il n'y avait pas d'eau courante à Seignosse. Les femmes partaient laver leur linge aux lavoirs et pour se laver, on faisait avec les moyens du bord, car l'on ne possédait pas de salle de bain, chez soi. C'est pourquoi la commune avait fait construire des bains-douches, (les locaux actuels de l'Association Culturelle de Seignosse) dans les années 1950, pour permettre aux habitants de pouvoir se laver. Il n'y avait pas de chauffage, non plus, comme aujourd'hui. Les habitants n'avaient pas de téléphone chez eux, également, ce qui ne facilitait pas toujours les choses, dans certains cas, comme pour se soigner. Il n'y avait pas de médecin à Seignosse. Il fallait consulter celui de Capbreton ou de Tyrosse : soit on se rendait à son cabinet, soit on allait chercher le docteur, soit on lui téléphonait depuis l'épicerie Graciet, pour qu'il vienne. Pour la pharmacie, ce n'était pas simple non plus… Il fallait se rendre à Saint-Vincent-de-Tyrosse pour aller chercher ses médicaments.

Les Seignossais se souviennent... *p.24*

Enfin, côté commerces, on se ravitaillait à l'épicerie Graciet [c] et auparavant, à celle des Clet [c], naturellement, mais aussi auprès de marchands ambulants pour le pain, la viande et même pour les habits. Nous n'avions pas de boulangerie ou de boucherie, à Seignosse.

On se déplaçait à pied, en vélo ou en attelage de mules ou de chevaux, selon le cas. Et l'on prenait parfois le train, du temps où Seignosse avait une gare. Le conducteur de train s'appelait M. Laussucq ; il vivait au presbytère. La ligne de chemin de fer allait de Seignosse à Labenne, en passant par Soorts, Hossegor et Capbreton. Le train avait deux wagons voyageurs et des wagons de marchandises. Il n'allait pas très vite, surtout au démarrage. Nous avions le temps d'apprécier le paysage. Et je garderai toujours un souvenir ému du voyage scolaire que j'avais fait en train pour me rendre à Capbreton et à Hossegor. Petit, j'ai même travaillé à la gare de Seignosse, où je triais les poteaux de mine, par taille, puisqu'il y avait une grande activité de transport de poteaux de mines, sur cette ligne Seignosse-Labenne. Les poteaux de mines étaient chargés dans des wagons de 10 ou 20 tonnes, selon la quantité. Ils étaient acheminés jusqu'à Labenne, pour être ensuite amenés jusque dans les mines à charbons du Nord.
C'était la même chose sur la ligne Léon-Saint-Vincent-de-Tyrosse, qui passait notamment à Tosse.
Pour les poteaux de mines, on utilisait des petits pins que l'on pelait sur place, manuellement avec des outils, car il n'y avait pas de machine. C'était un travail très précis ; une fois les pins pelés, une personne passait les marquer pour qu'ils soient taillés à une certaine dimension.
En réalité, il y avait une grande activité à la gare de Seignosse, des gens y travaillaient tous les jours...
Par la suite, la gare et la voie de chemin de fer ont disparu à Seignosse ; à la place, il y a eu la «Soleyade», un restaurant qui n'existe plus aujourd'hui».

Notes

(a) - Lire également le chapitre 6 : La chasse à la palombe.
(b) - Lire également le chapitre 5 : Les richesses et traditions naturelles de Seignosse.
(c) - Lire également les chapitres 1 et 2 : Le village de Seignosse, 1ère et 2ème parties.

Chapitre 4

D'un soleil à l'autre ...

Durant la première moitié du XX°siècle, l'activité du gemmage domine l'économie landaise. Mais dans les années 1960, ce secteur commence progressivement à décliner et s'arrêter, malgré quelques tentatives de relance ; désormais, la résine est importée du Portugal, ou encore de Chine.
Ainsi, à Seignosse, la plupart des hommes étaient résiniers, comme Pierre-Jean Loustalot [a], dès leur plus jeune âge, et comme Henri Fayet, qui nous raconte le métier de gemmeur.

Le gemmage

« J'ai commencé à résiner, très tôt, à l'âge de 14 ans, l'école étant obligatoire jusque là ; mais avant la guerre, l'école était obligatoire jusqu'à l'âge de 12 ans. J'ai passé mon certificat d'études le 10 mai 1944 et aussitôt après, j'ai appris le métier de résinier - qu'on appelle aussi gemmeur - car il n'y avait guère le choix. Je l'ai exercé pendant dix-neuf années, jusqu'au déclin du gemmage dans les années 1960, à la suite de quoi je suis entré au service de la commune de Seignosse, en juillet 1963 [b]...

La campagne de gemmage démarrait le 15 janvier ; il fallait préparer le pin, c'est-à-dire l'écorcer à l'endroit où l'on prévoyait de faire la première incision au «hapchot» [10]. On utilisait la hache, puis le «taillan» [12] et le maillet pour faire l'encoche où serait introduit le «crampon» [7] servant à tenir le pot en terre cuite, avec une pointe ou un clou. Une fois cette première opération effectuée, il fallait commencer la première «pique» [11] ou incision, fin février, que l'on répétait tous les sept à huit jours, selon le temps qu'il faisait. Ici, il y avait un proverbe qui disait « Tout bon résinier fait la première pique en février, tout petit résinier le fait quand il peut ». Ainsi, en été, plus il faisait chaud, plus il était nécessaire de rafraîchir la «pique» [11].

Après avoir résiné six ou sept fois, il était alors possible de ramasser la résine contenue dans les pots, sachant que la quantité obtenue variait d'un pin à l'autre. Ainsi, pour remplir un fût de 340 litres, il fallait environ 1200 arbres. La récolte de la résine se faisait avec un récipient en zinc, appelé «couarte» [6], dont la contenance était variable : 16 ou 18 ou 20 litres. Avant la guerre de 1914, les résiniers utilisaient des «couartes» [6] en bois.

La première «amasse» [1] était réalisée fin avril, puis renouvelée à la fin des mois de mai, juin, juillet et août ; on terminait également de faire la «pique» [11] la première semaine d'octobre. C'est à cette époque

qu'était accomplie la dernière «amasse» [1], avant l'hiver.
Il s'agissait alors de vider les pots de leur contenu et de les déposer toujours au pied du pin, côté est. Il fallait donc gratter la «carre» [5], formée sous l'effet du hapchot [10]. A cet effet, on se servait du «baresquit» [9] pour faire tomber la résine, accumulée sur la «carre « [5], avant de la récupérer dans un drap placé autour de l'arbre : c'était le «Barras» [2]. Toutes ces tâches duraient, en principe, jusqu'au 11 novembre, pour les plus assidus. Mais d'autres gemmeurs travaillaient plus longtemps, après la Toussaint, en raison de la « fièvre bleue [c] » au mois d'octobre, c'est-à-dire le passage des palombes, car bon nombre de résiniers étaient aussi chasseurs.

La récolte de la résine se pratique sur des pins âgés de trente ans, l'arbre résiné devait avoir au moins une circonférence de 120 cm. Si, en principe, la « carre[5] » ne devait pas dépasser 7 cm de large, il faut savoir que la première «carre» [5] est toujours prise sur l'angle Est de l'arbre, du côté du soleil levant, à l'abri du vent et des pluies d'Ouest qui peuvent remplir le pot. Et de toutes façons, à l'Est, le pin est plus vite chaud. Cette première «carre» [5] est faite pour trois ans.

Un arbre pouvait se résiner au moins pendant cinquante ans ; lorsqu'il ne pouvait plus être exploité, il était abattu et scié pour en faire des planches, des chenons et des poutres pour la maison. Le plus souvent, on gardait les « billons » (parties du tronc de l'arbre de 2 m, voire de 2,50 m) résinés du pied du pin pour en faire les plus beaux parquets, car le bois était rouge. Or, aujourd'hui, il n'existe plus que des bois dits « blancs ». Pour précision, un « billon » est une partie du tronc de l'arbre de 2 m, voire de 2,50 m, où l'on débitait les planches.
Pour bien gagner sa « croûte », il fallait au moins exploiter 6 000 arbres, ce qui correspondait à 5 barriques ou fûts de 340 litres, voire 1 700 litres de résine par mois. La récolte résinée était donc mise dans des fûts - dont la contenance respective était entre 300 et 360 litres - lesquels étaient récupérés en forêt par les muletiers locaux. Ces fûts étaient regroupés à Seignosse, dans des endroits baptisés «Barcous» [3], des sortes de dépôts. Il y avait ainsi le «Barcous» [3] de Ponteils destiné à M. de Gorostarzu de Saint-Vincent-de-Tyrosse, qui possédait une usine de distillation produisant de l'essence de térébenthine (de nature volatile) et de la colophane (un produit sec). La térébenthine est un solvant employé dans les peintures et dans l'industrie pharmaceutique. La colophane sert aux colles de papeterie, savons et vernis, notamment. Il y avait également un dépôt à « l'Allemalle », appartenant à M. Caliot de Messanges (c'était aussi un ancien sénateur des Landes) et un autre, au Bourg de Seignosse, détenu par M. Laboille de Soustons, qui distillait lui aussi ce précieux liquide qu'est la résine…»

Un travail difficile, mais en pleine nature

« Il n'y a pas de réelle différence entre la résine et la gemme : c'est le même produit, visqueux au toucher et assez sale, en fin de compte. C'est pourquoi il fallait toujours travailler avec des vêtements usagés et souvent rapiécés.

Certes, en Aquitaine, on parle plus souvent de « gemme » ; en patois, ça se dit « gema » et ça vient du latin « gemma » qui signifie bourgeon au sens propre et pierre précieuse, au sens figuré. C'est une appellation assez logique puisque la résine s'écoule en gouttes brillantes, un peu semblables à des pierres précieuses, finalement.

Le gemmage est avant tout une activité manuelle, très astreignante, qui suppose un certain savoir-faire et une grande endurance physique. Il fallait être résistant pour résiner au quotidien, puisque l'on commençait dès le lever du jour jusqu'au coucher du soleil. C'est pourquoi on disait toujours qu'on résinait d'un soleil à l'autre… ! Jusqu'aux années 1930, on partait travailler à pied, il n'y avait pas de routes à Seignosse, mais seulement des chemins sablonneux. Certains des gemmeurs de Seignosse partaient ainsi en direction du Penon, en empruntant le chemin qui correspond aujourd'hui à la route du Penon ; d'autres allaient plus au nord et prenaient alors le chemin « Missé » qui aboutit chez Plaisance et qui va vers le quartier dit de « La Montagne ». Le chemin « Missé » doit sans doute son nom au fait qu'il était emprunté par les fidèles pour aller à la messe ; or, en patois d'ici, la messe se disait « missé ».

Lorsque l'on allait résiner à la « Côte », c'est-à-dire à la côte du Penon, on partait pour la journée. Comme l'on se déplaçait à pied, il n'était pas envisageable de rentrer déjeuner au village. D'après le récit que nous avaient fait les anciens, les gemmeurs s'emportaient leur repas de midi, toujours avec le même menu quasiment : un gros pain, des sardines salées, le tout accompagné d'un «cuyon» [8] d'eau prise le matin, en partant, à la source de la « Fontaine du sable » (qui existe toujours près du lavoir).

Par la suite, avec l'apparition des premières bicyclettes, on se rendait en forêt, à vélo. Pour pouvoir rouler sur ces chemins, on les couvrait de feuilles de pins, l'hiver, pour créer une sorte de piste plus ou moins praticable, voire cyclable, en quelque sorte…

Presque tous les résiniers possédaient leur petite cabane, dans leur parcelle de pins, surtout pour se protéger des intempéries, pouvant survenir dans la journée… Ils avaient même plusieurs petits refuges, à cause des 5 000 ou 6 000 arbres (à exploiter) répartis sur plusieurs parcelles, parfois distantes de plusieurs kilomètres.

Les Seignossais se souviennent... *p.28*

Après la récolte de résine, les gemmeurs ne restaient pas sans rien faire ; ils étaient soit embauchés par des propriétaires privés, soit par la commune pour procéder au nettoyage des parcelles de pins. Il fallait s'occuper des vieux pins ou bien de jeunes plantations qui avaient besoin d'être nettoyées ou élaguées, le tout à la main, avec un outil du nom de «bedouil» [a]. Après les années 1970, c'est devenu bien plus facile, avec l'arrivée des premiers tracteurs…

Certes, l'activité du gemmage était plutôt solitaire puisque l'on travaillait le plus souvent, tout seul ; le seul moment que l'on pouvait partager était celui où l'on rencontrait les autres, le matin, en partant, puisque l'on effectuait un bout de chemin ensemble, avant de se séparer. Mais on aimait notre métier, avec fierté, malgré l'intensité du travail.
On se sentait libre, à être en pleine nature, au calme et dans le silence de la forêt, laquelle se transformait d'une saison à l'autre… »

Petit lexique du gemmage

1 - **L'Amasse :** le ramassage de la résine, recueillie dans les pots.
2 - **Le Barras :** résine accumulée sur la carre et se solidifiant, qu'il faut ensuite faire tomber avec le « barresquit » (voir ci-dessous la définition)
3 - **Le Barcous :** dépôt où l'on portait les fûts de résine et où l'on réceptionnait les barriques.
4 - **Le Bedouil :** outil tranchant incurvé pour débroussailler en forêt, l'hiver.
5 - **La Carre ou Care :** saignée effectuée dans le pin.
6 - **La Couarte :** récipient en bois, puis en zinc pour porter la résine jusqu'à la barrique.
7 - **Le Crampon :** lame de zinc courbée.
8 - **Le Cuyon :** gourde en cuir.
9 - **La Hache ou le Barresquit :** outil tranchant pour écorcer le pin.
10 - **Le Hapchòt :** une hachette spéciale, légèrement courbée et très tranchante utilisée pour ouvrir et rafraîchir la « carre » (voir ci-dessus la définition).
11 - **La Pique :** l'entaille du pin.
12 - **Le Taillan :** outil tranchant demi-arrondi servant à introduire le crampon dans la carre.

Notes

[a] – Voir aussi le chapitre 3 : Seignosse, au fil des saisons…
[b] – Voir aussi le chapitre 2 : Le village de Seignosse - 1ère partie.
[c] – Voir aussi le chapitre 5 : Les richesses et traditions naturelles de Seignosse.

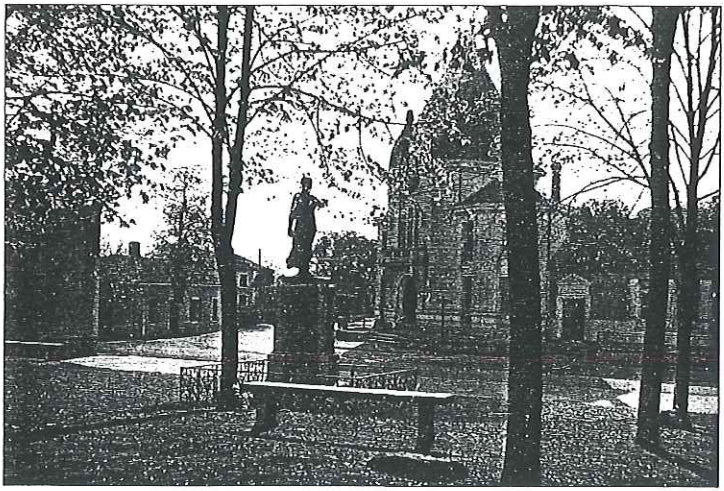
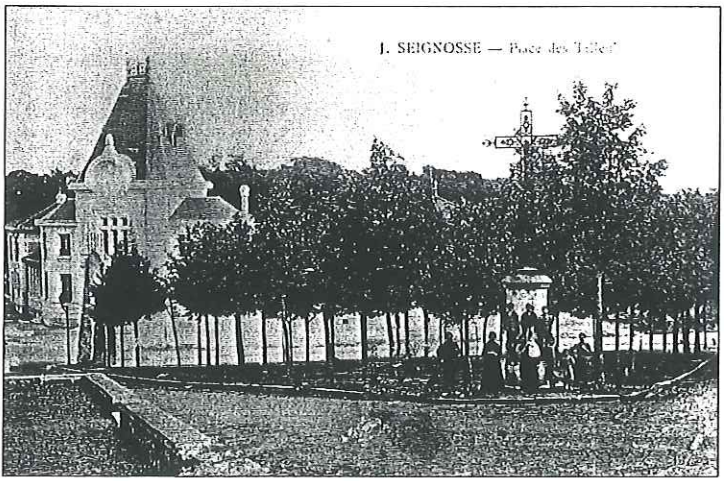


Photo 1 Place des Tilleuls de Seignosse. On découvre la Mairie actuelle, derrière le Monument aux morts.
Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.

Photo 2 : Place des Tilleuls de Seignosse. On aperçoit la Mairie actuelle, et le fronton de pelote des Ecureuils.
Fond A.C.S. (Association Culturelle de Seignosse), *avec l'aimable autorisation de M. Michel Paulmier.*



Les Seignossais se souviennent... *p.30*

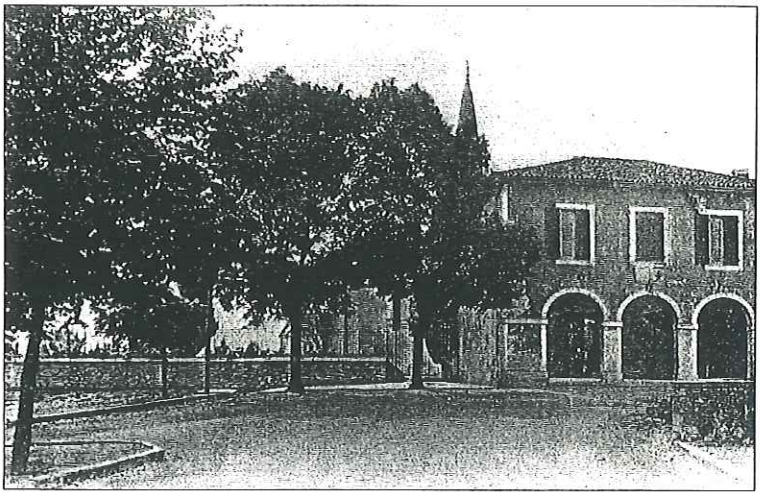
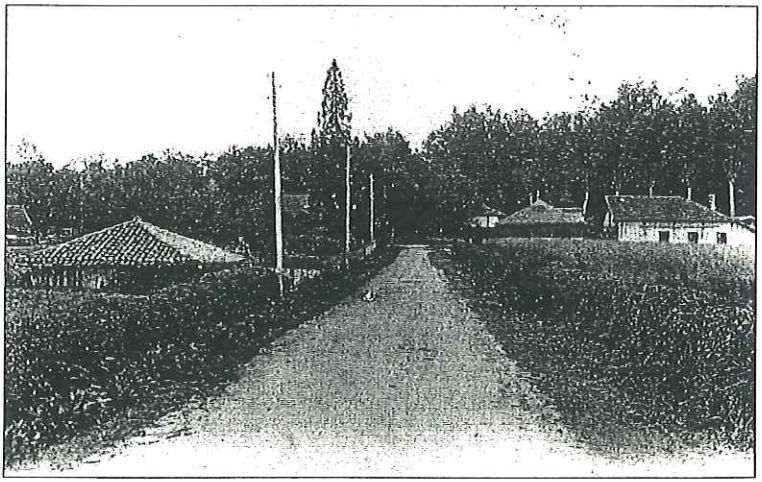


Photo 3 : Ancienne Mairie de Seignosse, dans les années 1910.
Fond A.C.S. (Association Culturelle de Seignosse), *avec l'aimable autorisation de M. Michel Paulmier.*

Photo 4 : L'avenue Charles de Gaulle, en direction de Soorts, dans les années 1920.
Fond A.C.S. (Association Culturelle de Seignosse), *avec l'aimable autorisation de M. Michel Paulmier.*



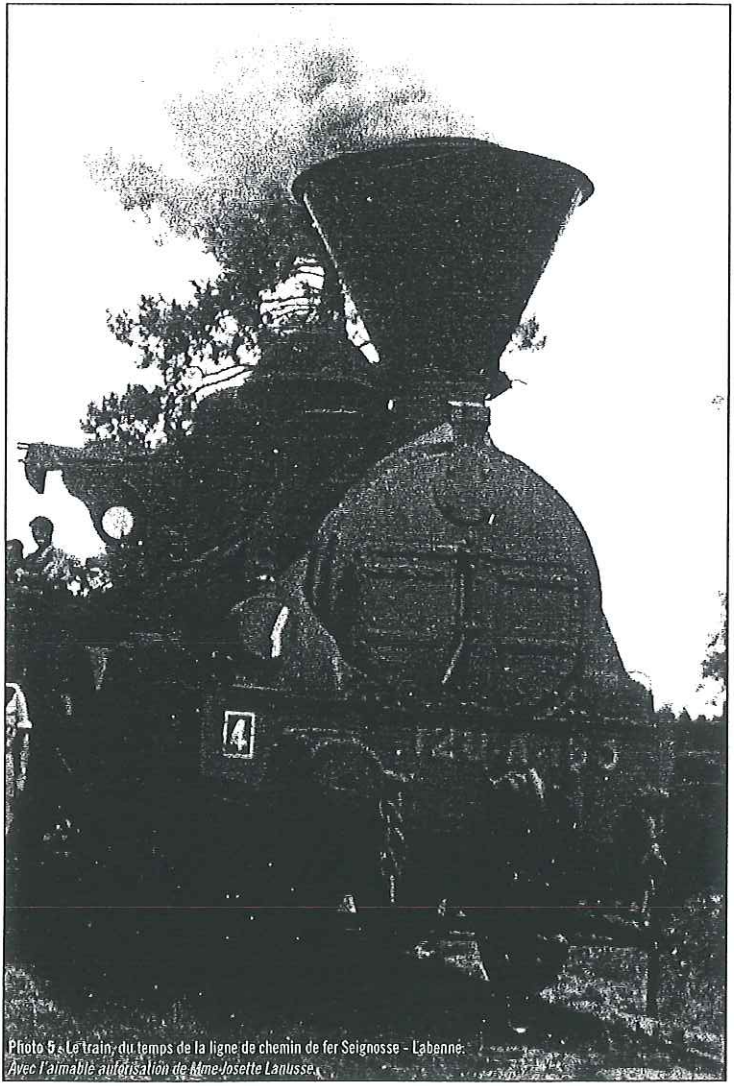


Photo 5 : Le train, du temps de la ligne de chemin de fer Seignosse - Labenne.
Avec l'aimable autorisation de Mme Josette Lanusse.

Les Seignossais se souviennent... *p.32*

Photo 6 : Un troupeau de moutons, devant l'Hôtel-Restaurant-Epicerie de la Côte d'Argent (appartenant à la famille Graciet), à Seignosse. *Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.*

Photo 7 : L'Hôtel-Restaurant-Epicerie de la Côte d'Argent, à Seignosse, lorsqu'il appartenait à la famille Graciet. *Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.*

Les Seignossais se souviennent... *p.33*

Photo 8 : Le Garage d'Olivier Maisonnave, à Seignosse. *Avec l'aimable autorisation de Mme Josy Dubertrand.*

Photo 9 : Les travaux des champs, à Seignosse, dans la première moitié du XX° siècle.
Avec l'aimable autorisation de Mme Josette Lanusse.

Les Seignossais se souviennent... *p.34*

Photo 10 : Les travaux de labour, à Seignosse, dans la première moitié du XX° siècle.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.

Photo 11 : Le gemmage : M. Martial Lavielle, en train de résiner. *Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.*

Les Seignossais se souviennent... ***p.35***

Photo 12 : M. Martial Lavielle retire l'écorce d'un chêne-liège. Il est aidé par sa femme, Georgette.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escatha

Les Seignossais se souviennent... *p.36*

Photo 13 : La pêche dans l'Etang Noir de Seignosse, avec M. Martial Lavielle.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.

Photo 14 : La chasse à l'alouette, à Seignosse, avec M. Martial Lavielle.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.

Les Seignossais se souviennent... ***p.38***

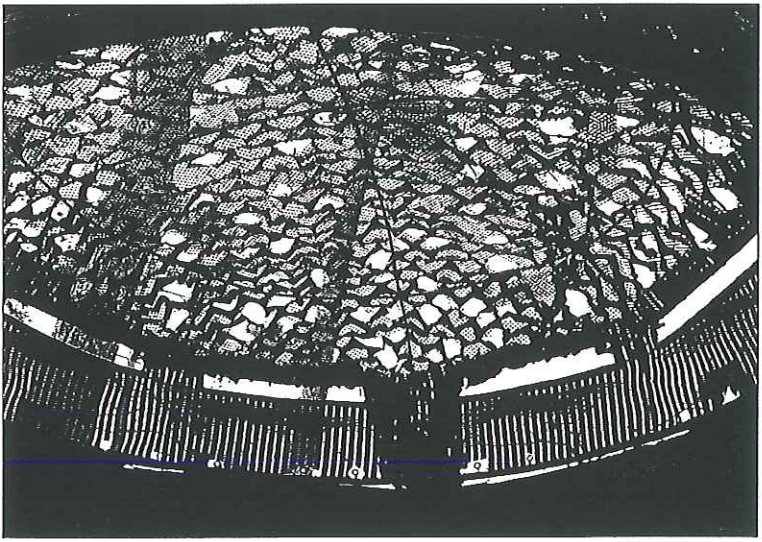


Photo 15 : Le poste de pilotage de la palombière de Pierre-Jean Loustalot, à « Piréou ». Photo de Véronique Labégorre, *avec l'aimable autorisation de Pierre-Jean Loustalot.*

Photo 16 : La cime des pins où l'on hisse les appelants. Photo de Véronique Labégorre, *avec l'aimable autorisation de Pierre-Jean Loustalot.*

Les Seignossais se souviennent... *p.39*

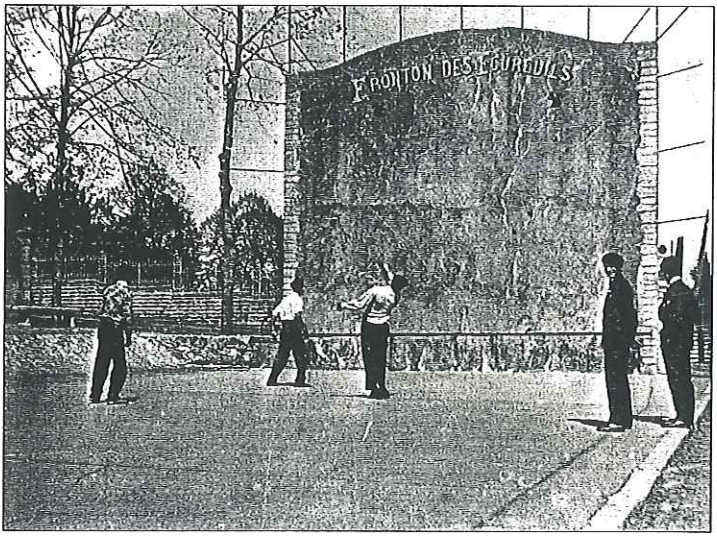
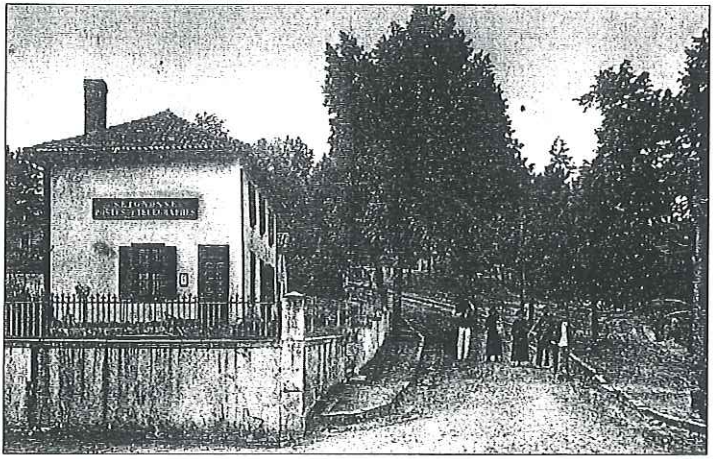


Photo 17 : Le fronton des Ecureuils, à Seignosse. *Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.*

Photo 18 : L'ancienne Poste de Seignosse.



Les Seignossais se souviennent... *p.40*

Photo 19 : Une photo de classe devant l'Ecole materne[illegible] de Seignos[illegible], année scolaire 1953-1954.

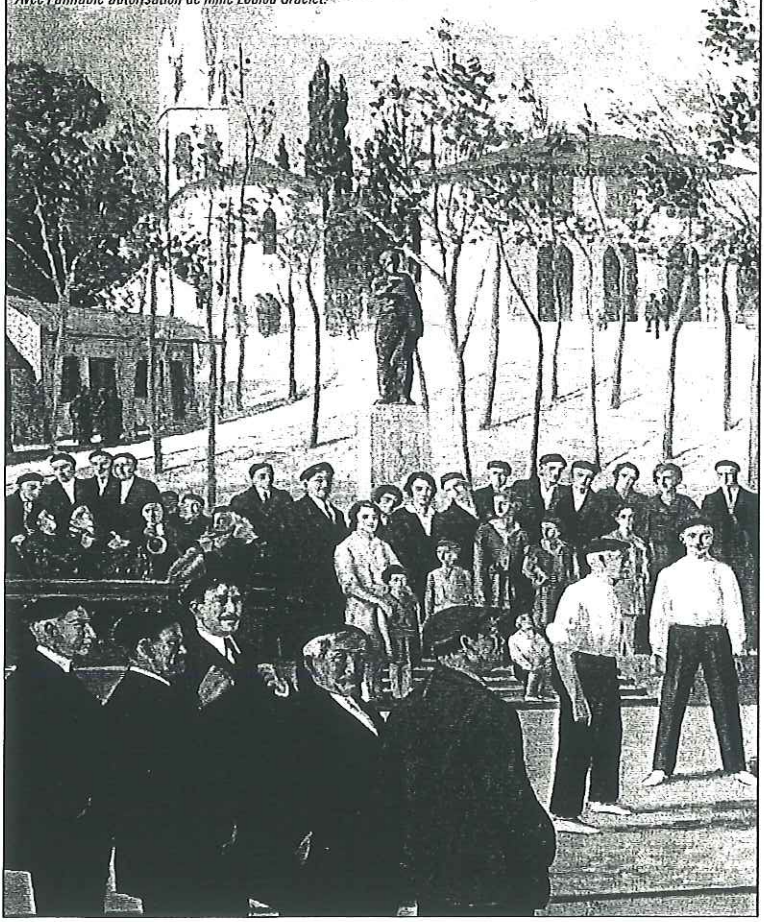
Au **1er rang**, de gauche à droite, sont assis : Mauricette Saubusse, Maïté Courtieu, Evelyne Pettes, Alain Maisonnave, Eliane Brutails, Denise Lavielle, Patrick Dumora, Claude Saint-Aubin, Philippe Lauga. Au **2ème rang**, de gauche à droite, se tiennent debout : Christian Maisonnave, Michèle Chardin, Maïté Pinsolle, Alain Cousseau, Gérard Laborde, Maryse Hicauber, Danièle Darricau, Nicole Bedat, Solange Darricau. Au **3ème rang**, de gauche à droite, se trouvent : L'aide maternelle, Marie Maubec, puis les élèves Marinette Courtieu, Jean-Pierre Lamarque, Catherine Lafon, Maryse Labeguerie, Jean-Claude Hicauber, Maïté Latour, André Lamarque, Myriam Folkerts, et enfin, la maîtresse d'école : Mme Ducournau.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.

Photo 20 : Inauguration de l'Ecole de Seignosse, par le ministre Bernard Chochoy, en 1956.
Le 19 septembre 1956 : le ministre de la reconstruction Bernard Chauchoy inaugure l'école maternelle de Seignosse, sept logements d'habitation, un établissement de bains-douches et un nouveau réseau routier. Le ministre est accueilli par le maire Omer Maisonnave, qui recevait à cette occasion la Croix du Mérite Social, et par le conseil municipal représenté notamment par Messieurs Ruval, Pettes, Clet, et Lavielle. *Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.*

Photo 21 : Réception à la Salle du Conseil Municipal. On reconnaît notamment, de gauche à droite : M. Henri Fayet, employé municipal, M. Maurice Ravailhe, maire de Seignosse, M. Jean Gellibert, secrétaire de mairie, et une partie du Conseil Municipal. A côté de M. Jean Gellibert, se trouvent M. Jean Desclaux, puis M. Robert Villenave, M. Martial Lavielle, M. René Pinsolle et tout à droite, M. René Cousseau. *Avec l'aimable autorisation de M. Philippe Ravailhe.*

Photo 22 : L'ancienne salle des fêtes de la mairie de Seignosse, en 1956. Aujourd'hui, c'est le hall d'accueil de la mairie. *Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.*

Photo 23 : Une partie de la fresque de la salle du conseil municipal de Seignosse, le Chantier (forestiers au travail dans la forêt), du peintre André Vidal. Parmi les personnages représentés, il y a Gaston Dulaurent, garde-champêtre, mais aussi Charles Clet (fondateur et propriétaire de la bouchonnerie, de l'Hôtel des Voyageurs et futur maire de Seignosse) au sein des pêcheurs du lac, ainsi que Léon Desclaux (ancien maire de Seignosse), Loulou Graciet (fille des propriétaires de l'Hôtel-Restaurant de la Côte d'Argent et de l'épicerie) sur la place du village et Joseph Labescat (maire de Seignosse, à l'époque), notamment en compagnie de l'instituteur-secrétaire de mairie, M. Lagardère.
Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.



Les Seignossais se souviennent... *p.43*

Photo 24 : La construction de la route du Penon.
Avec l'aimable autorisation de M. Jean Suscosse.

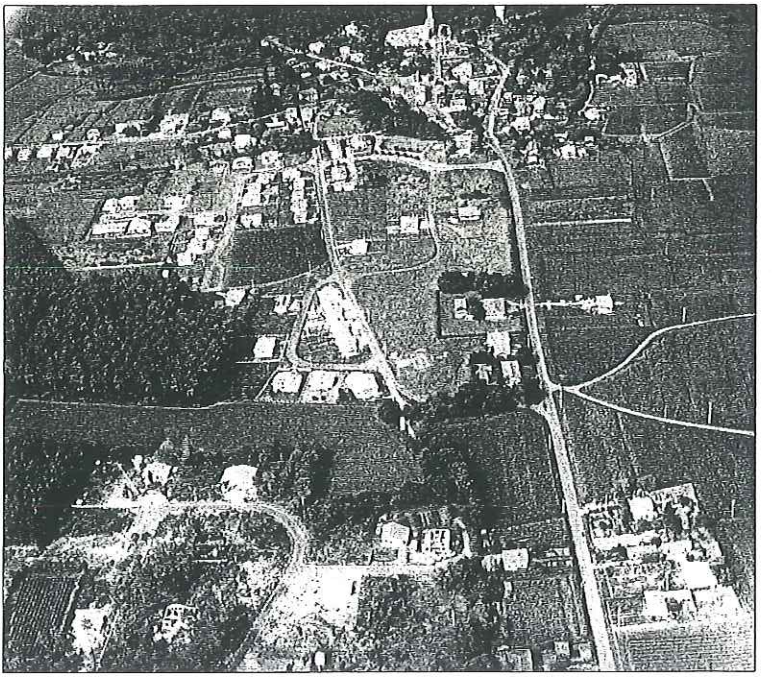


Photo 25 : La commune de Seignosse, vue d'avion.
Avec l'aimable autorisation de Mme Denise Escarnot.

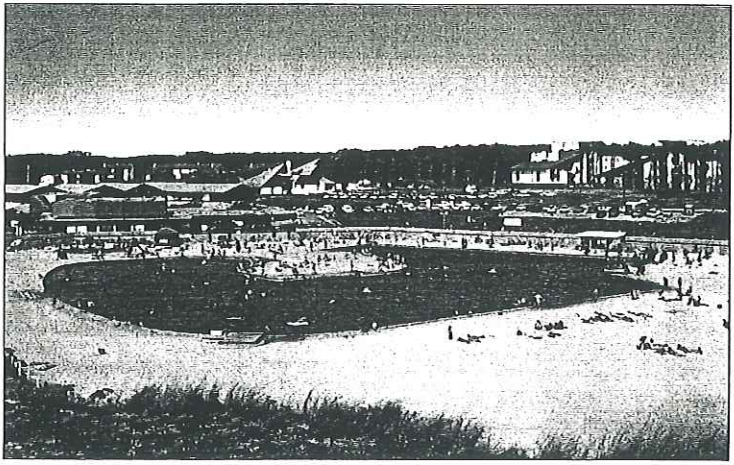


Photo 26 : Les bassins d'eau de mer à Seignosse le Penon.

Photo 27 : Inauguration du Hall des Sports de Seignosse, en 1979, par M. Jacques Chaban-Delmas, maire de Bordeaux et également président de l'Assemblée Nationale. A ses côtés, on reconnaît M. Maurice Ravailhe, Maire de Seignosse.
Avec l'aimable autorisation de M. Philippe Ravailhe.

Les Seignossais se souviennent... *p.46*

Chapitre 5

La chasse à la palombe

Seignossais de naissance, Pierre-Jean Loustalot [a]
est aussi un chasseur de palombe passionné, depuis des années.
Il nous raconte la « fièvre bleue », en pleine forêt, à «Piréou»,
du haut de sa palombière, qu'il a créée il y a trente ans.

« C'est en 1949, à l'âge de 12 ans que j'ai commencé à chasser la palombe, en tirant mon premier coup de fusil et en tuant deux oiseaux d'un coup. C'est mon père qui nous a initiés, ma sœur et moi, à cet art et c'est devenu très vite une véritable passion.
Comme on disait déjà *« Il faut être vacciné avec une aiguille de pin, pour faire la chasse à la palombe… »*
Il faut aussi beaucoup de patience et même si l'on est en compagnie d'autres personnes, le chasseur est un peu solitaire. Et il y a surtout le plaisir d'être en forêt landaise : les bruits, les couleurs, les odeurs et la lumière à travers les arbres. En forêt, je suis chez moi et j'aime regarder la nature, c'est toujours intéressant. Il suffit d'observer.

Beaucoup de critères entrent en compte dans la chasse aux palombes, dont le vent et la luminosité. En présence du vent du nord, les palombes passent très haut. Lorsqu'il y a un vent d'est, elles volent sur la dune et quand il est du sud ou du sud-est, elles passent très bas.
En réalité, le meilleur vent est celui de nord-est ou éventuellement de l'est, mais un peu calme, juste comme une légère brise. Le pire vent est celui du sud-est, car il est très difficile de faire poser les palombes.

Autre signal déterminant : le passage des grives ou des alouettes, la nuit, qui annonçait généralement des vols de palombes !
Il y a un proverbe qui dit : *« A la queue de l'alouette, il y a le bec de la paloumette ! »*
Il en existe un autre, moins optimiste, mais réaliste quand même : *« Quand il y a de la brume, il n'y a pas de plume ».*

La palombière de Piréou

« Avec mon beau-frère Roland, nous avons créé notre palombière en 1975, à «Piréou», sur un site vierge de toute palombière, justement. C'est encore une affaire de famille, tout en étant une histoire de passion commune : la chasse aux palombes ! Autrefois, on avait l'habitude de reprendre les anciennes palombières, mais pas d'en construire…

Il nous a donc fallu creuser pour bâtir la cabane, afin de la situer le plus idéalement possible, c'est-à-dire au-dessous des arbres qui l'entourent. Nous l'avons aménagée avec des postes de pilotage et divisée en coins cuisine, salle à manger et repos, sans oublier l'endroit où l'on range notre matériel.
Equipés d'œillets tout autour, dans lesquels on glisse une ficelle pour suspendre les appeaux, nos postes de pilotages sont circulaires, afin de ne pas avoir d'angle mort, lorsque l'on guette les vols de palombes.

La première tâche, c'est de préparer la palombière et tout d'abord la cabane, dès le mois de mars, car si l'on veut avoir une palombière entretenue, le travail ne manque pas. Il y a beaucoup de choses à faire, à l'extérieur et à l'intérieur de la palombière.
On étête alors les arbres autour, comme les chênes et les chênes-lièges et on élague les pins qui servent de posoirs. On recommence à le faire, en août, en prévision de la période de chasse.
A la prise de la première palombe, la tradition veut que l'on mette une plume de sa queue sur la girouette que l'on a installée devant la palombière. Puis, on s'occupe des appeaux (sabots, raquettes...) et des «pitreys». Par «pitrey», il faut entendre le tronc d'un jeune pin dans lequel on plante des chevilles en quinconce pour réaliser une sorte d'échelle artisanale. Le «pitrey» sert à la mise en place des appeaux sur les pins, appelés aussi «semets».
On hisse également ce que l'on appelle la «raquette» où sera accroché le pigeon, l'appelant. Tout doit être prêt pour septembre, mois où l'on commence à dresser les appelants - à savoir les pigeons - pour pouvoir attirer les palombes.
Jadis, il fallait monter nous-mêmes les pigeons en haut des arbres, à l'aide du «pitrey», précisément et c'était un exercice parfois périlleux, car il fallait grimper sur plus de 20 mètres de haut.
Par la suite, c'est devenu un peu plus facile ; il suffit de hisser les appelants sur les raquettes, grâce à un système de poulie, en quelque sorte.
Autre amélioration que j'ai eue la possibilité d'apporter : le corset pour les appelants.
Un jour, j'ai recueilli un pigeon, déjà « habillé » d'un corset ; cela m'a intéressé et je l'ai reproduit. J'en ai alors fabriqué un pour chacun des appelants. Avec le corset, les pigeons ne se fatiguent plus comme avant, lorsqu'ils étaient attachés à la patte (qu'ils ont fragile, de surcroît).
On s'efforce toujours d'attribuer la même raquette au pigeon, car il s'y est habitué et c'est donc plus efficace pour la suite de la chasse.
Le plus difficile, c'est bien d'obtenir de la part des pigeons un bon battement d'ailes pour attirer les palombes et les faire poser. C'est tout un art et il faut savoir également utiliser la direction du vent. La palombe ne vole pas droit, mais toujours face au vent.
La palombe, c'est un oiseau magnifique, mais surtout très sauvage et doté d'une excellente vue. Elle aime bien voir loin et dominer ; c'est pourquoi elle se pose toujours sur le haut des arbres. »

Un art de vivre

« A l'ouverture de la chasse, autrefois, on arrivait toujours une heure avant le point du jour pour la pose des appelants sur les «posoirs» - les arbres (les «semets»). Il fallait alors monter à tous les arbres et cela demandait près d'une heure de travail. Puis, l'on gagnait le poste de pilotage où l'on guettait l'arrivée des vols, avant et après le déjeuner. Aujourd'hui, les vols de palombes sont bien moins fréquents qu'avant. A l'époque où il y en avait beaucoup, on voyait les premiers vols vers 7-8 h. A 8H30, on faisait la pause casse-croûte. Et l'on repartait surveiller jusqu'au repas de midi, assez copieux, même s'il était froid, en ce temps-là. Après le déjeuner, on scrutait de nouveau le ciel. En fin de journée, vers les 17h30–18h, il fallait ramasser les appelants, les remettre dans leur cabane et les nourrir, principalement avec du maïs.

On attrapait, en moyenne, par an, entre 160 et 180 palombes et dans des temps plus anciens, entre 300 et 400 palombes par an. En cette période d'abondance, il n'était pas rare que des « piqueurs » soient payés pour chasser la palombe, en dormant dans la cabane, pour ne pas les rater.
Une partie de la chasse était préparée en plats et mise en conserves stérilisées ; une autre part était donnée à la famille et aux amis. Enfin, le reste était vendu aux restaurants. La palombe était cuisinée en salmis et un salmis bien fait est un véritable régal.

Aujourd'hui, il faut se contenter d'une vingtaine, voire d'une trentaine de palombes attrapées par an...

On ne tire jamais sur une palombe en vol, mais uniquement quand elle s'est posée et une seule fois, par convention avec les autres chasseurs, pour ne pas se gêner ou ne pas compromettre la progression de la chasse de chacun. On tire toujours au commandement, ensemble et on commande d'une voix forte et autoritaire. La période de la chasse à la palombe est unique, au point de parler avec un langage différent de celui qu'on emploie le reste du temps. C'est tout un rituel et en même temps, un art de vivre, mais qui disparaît progressivement.

Dans les années 1950, il existait près d'une trentaine de palombières à Seignosse pour une centaine de chasseurs. Il y avait notamment celles de M. Belestin à la «Belherbe», de M. Vergez aux «Mougues», de M. Gildard aux «Chais», de M. Ruval au «Penouille», de M. Hiquet au «Piche Lebe», de M. Cousseau aux «Murailles» ou encore de M. Saurines à «Labrouche».
Désormais, il reste une trentaine de chasseurs pour moins d'une dizaine de palombières ».

Notes

(a) - Voir aussi le chapitre 3 : Seignosse, au fil des saisons.

Chapitre 6

Les richesses et traditions naturelles de Seignosse

Ancien conseiller municipal, membre des commissions d'appel d'offre, secrétaire de la chasse, trésorier de la pêche, Martial Lavielle est une grande figure seignossaise. Ce dynamique presque centenaire est aussi un véritable amoureux de la nature, comme il en témoigne avec sa femme Georgette [a] et sa fille Denise, épouse Escarnot.

« Seignosse, c'est avant tout la nature ! Une nature généreuse : la forêt, les étangs Blanc et Noir, l'océan, la faune, la flore... Au-delà du plaisir qu'elles procuraient, la chasse et la pêche étaient aussi et surtout l'opportunité d'apprendre à toujours mieux connaître ce merveilleux cadre naturel qu'offre encore Seignosse, aujourd'hui. C'est un espace privilégié pour les chasseurs. Et les Landais de la forêt sont bien, en quelque sorte, des chasseurs-nés, assez passionnés par cet art.
Si les saisons de la chasse et de la pêche revenaient comme un rituel, chaque année, à la même saison, elles étaient différentes, pratiquement à chaque fois... On vivait littéralement au rythme de la nature. Je fabriquais moi-même mes nasses - appelés aussi tambours - pour la pêche et lorsqu'on les levait, on découvrait énormément de poissons, comme des brochets, des perches, des calicobats, des anguilles, des tanches...
Il faut dire qu'il y avait, avant, à Seignosse, beaucoup de gibier : des palombes, des alouettes, des canards, des poules d'eau, sans oublier les autres trésors comestibles de la forêt avec tous les champignons que l'on ramassait ici et là : notamment les girolles et bien évidemment les cèpes.

La chasse aux canards

« Cela débutait à la mi-juillet, au moment de la fête nationale, pour se terminer fin mars. Les espèces chassées sur l'Etang Noir de Seignosse étaient : sarcelle d'été et d'hiver, colvert, souchet, chipeau, pilet, milouin, morillon, oie cendrée, poule d'eau, foulque. La chasse aux canards se pratique dans des caches - appelés aussi affûts - qu'il faut disposer tout autour de l'étang, près du bord. Ces affûts sont constitués de petits pins et de saules et l'on doit y accéder en barque. Jadis, il fallait attendre le gibier dans son bateau, tout en se cachant.
Comme pour les palombes, on utilisait des appelants ou des appeaux vivants, pour attirer le plus

Les Seignossais se souviennent... *p.50*

de canards possibles. Il s'agissait alors de bien nettoyer l'emplacement qui leur était réservé, car les nénuphars et les châtaignes d'eau y étaient très nombreux, à l'époque. Les appeaux étaient des colverts que le chasseur élevait lui-même : souvent, près d'une centaine. Ils étaient sélectionnés en fonction de leur bonne tenue sur l'eau et selon la qualité de leur chant. A l'ouverture de la chasse, une bonne vingtaine d'entre eux (mâles et femelles), était attachée par la patte à une pierre munie d'une ficelle et d'un émerillon, avant d'être « tendue » de bonne heure, le matin ou éventuellement le soir. Au lever du jour, le chasseur est déjà en place, attendant le fameux passage du gibier, parfois de longues heures dans le froid. En période de chasse, il arrivait que l'étang gèle dans la nuit, obligeant ainsi le chasseur à aller briser la glace, à l'aide d'un maillet et surtout à lui faire balancer sa barque de droite à gauche, pour éviter que la glace ne se reforme autour.

Dès que l'on entendait ou apercevait un vol, il était possible d'avoir recours au « volant », c'est-à-dire à un canard qu'on lançait depuis l'affût.
Le gibier n'était tiré que posé, au commandement et le chasseur se trompait rarement de cible.
Une fois la chasse terminée, on gardait quelques-uns des appeaux déjà utilisés pour la reproduction et les autres finissaient généralement en confit. »

La chasse à l'alouette

« Un jour, en rentrant de l'école, ma fille Denise est arrivée sur un chemin « noir » d'alouettes…
Or, c'étaient les alouettes des champs que l'on chassait à partir de fin septembre jusqu'au 20 novembre, car c'est à ce moment là que ces oiseaux commençaient leurs migrations. A l'automne, ils repartaient effectivement vers le sud, en empruntant alors la côte de Gascogne, pour y faire étape.
Les chasses les plus importantes se faisaient dans la plaine, située au sud de l'Etang Noir, car il fallait un site dégagé. Les postes de chasse étaient à messieurs Cusseau, Suscosse, Lavielle, Courtieu, Darrigade et Lesbats. Il en existait d'autres, ailleurs, appartenant notamment à messieurs Maisonnave, Chacon, Villenave et Lartigau.
Comme la plupart des chasses, ça ne s'improvise pas. C'est tout un art qui, ici encore, exige une infinie patience et vigilance, mais aussi beaucoup de ruse. Dans le principe, la chasse aux alouettes se pratique au filet rabattant, installé dans les champs.
Mais cela demandait déjà une certaine préparation. Il s'agissait tout d'abord de veiller à ce que le maïs soit ramassé et les pailles, arrachées. L'emplacement réservé à la chasse devait être nettoyé à la perfection. La cabane y était alors installée, en forme de cercle et avec des piquets plantés sur lesquels venaient les branches de noisetier, cintrées. Elle était également habillée de fougères, avec un toit recouvert de papier bitumé, caché à son tour par des fougères ; le but recherché étant de la camoufler.
Si l'on pouvait y laisser le matériel nécessaire, elle servait également d'abri, les jours de pluie.

Par la suite, il fallait procéder à la mise en place des ressorts, des sabots arrière, des déclencheurs et des tirants. On installait également un balancier (avec des lattes de bambou), relié au poste de chasse et que l'on devait activer, afin de simuler un oiseau se posant au sol, dès l'apparition d'un vol. Enfin, on disposait les filets (en maille 27) et les appeaux vivants, attachés chacun à une patte sur le balancier. Il ne restait plus qu'à attendre les oiseaux si précieux...

Tous les matins, au point du jour, les chasseurs étaient en poste, tendant l'oreille, scrutant le ciel en espérant apercevoir ou entendre l'amorce d'un passage. Traditionnellement, les jours de mauvais temps, les passages étaient plus importants.

Dès que les vols étaient repérés, les chasseurs jouaient de leur sifflet et mettaient en action les appeaux. L'art de siffler les alouettes s'apprend de génération en génération...

Les vols commençaient alors à « plier » (terme employé pour désigner les vols qui descendent) et quelques alouettes se détachaient, se rapprochaient, virevoltant au-dessus des filets... Les chasseurs retenaient leur souffle, la tension montait jusqu'à l'instant décisif où il fallait savoir actionner la manette qui allait se refermer sur la pante - c'est-à-dire la paire de filets - afin d'emprisonner les oiseaux. Un instant inoubliable pour chaque chasseur !

En cas de petits passages ou encore d'absence de passage, la journée de chasse s'écourtait et l'on retournait à son travail. Par contre, lorsqu'il y avait des vols importants, cela pouvait se terminer parfois en soirée. Mais à partir de début novembre, l'alouette repartait et préférait la terre noire.

Les « places » - à savoir les emplacement de filets - étaient alors hersées [b]. Très appréciées des gourmets, les alouettes étaient en grande partie expédiées à Marseille, la part restante étant réservée à la consommation personnelle. Elles se cuisinaient rôties ou en salmis et généralement, elles étaient expédiées sur Marseille, par Toton ou Lafitte.

Au moment de la chasse à l'alouette, il était agréable de partir en bateau sur l'Etang Noir, où il y avait des loutres, autrefois et de prendre le canal pour se rendre chez Toton, afin de lui livrer les alouettes que l'on avait prises, justement. J'habitais déjà à «Sarcelot», tout près de l'Etang Noir. »

De nombreuses traditions

« A Seignosse, la plupart des hommes actifs étaient résiniers ou agriculteurs. J'ai été successivement gemmeur, puis jardinier (un jardinier passionné !) et conseiller municipal, auprès d'Omer Maisonnave et de Maurice Ravailhe, successivement maires de la commune. J'ai bien connu les précédents maires : Léon Desclaux et Charles Clet.

Côté industries, il y avait la bouchonnerie de M. Clet, et un peu plus tard, au Frat, l'usine de tableaux magnétiques, dont le directeur était M. Barus.

Mais l'une des dimensions les plus caractéristiques de cette époque, jusqu'à l'après dernière guerre, c'était la convivialité et la solidarité entre les gens. Tout le monde participait à la vie du village, mais aussi à l'entretien de la commune : la forêt, la faune, la flore, les ruisseaux.

Il est difficile maintenant de s'imaginer la ville de Seignosse, avec ses routes bordées de grands fossés, notamment ceux de l'avenue Charles de Gaulle : ils étaient de taille importante et il fallait s'en occuper régulièrement, tout comme ceux en provenance de Tosse, qui étaient assez dangereux.
Et l'on aimait nos traditions : les moissons, les travaux des champs, de la ferme - comme le ramassage du maïs et le tri des haricots - les cueillettes de champignons, de girolles et de cèpes. Mais aussi les confits et les conserves que l'on réalisait - comme celles de tomates que l'on mettait en bouteilles, avec un peu d'huile sur le dessus pour mieux les garder - et la tuaille de cochon…
Lorsque l'on tuait le cochon, chaque année, cela durait deux journées. Le premier jour, on commençait très tôt le matin, en préparant déjà l'ensemble des ustensiles nécessaires (couteaux, racloirs, grands draps blancs et tabliers…). Puis, l'on faisait bouillir une grosse marmite d'eau. Une fois l'animal tué, on recueillait son sang dans une grande bassine pour qu'il serve à faire les boudins. Après sa pesée, il etait nettoyé (lavage, pelage…) avant la découpe.
Généralement, un boucher venait découper l'animal et on nettoyait les boyaux de l'animal dans le ruisseau le plus proche, puis l'on faisait les boudins l'après-midi même avant de les goûter plus tard, le soir. Il fallait maintenir la marmite d'eau chaude à une température idéale, c'est-à-dire pas trop chaude, pour bien nettoyer et ne pas cuire la couenne.
Pour confectionner les saucisses, que l'on faisait le lendemain, on raclait et lavait les petits intestins. Et l'on lavait avec soin le gros intestin, qui servait d'enveloppe au boudin. Les boudins étaient mis à cuire dans un large récipient - que l'on appelait la grande « chaudière » et que l'on déposait dans la cheminée de la grange (cette « chaudière » servait ensuite à faire la graisse).
Il ne restait plus qu'à déguster les boudins, avec une sauce tomate maison et cuits sur le gril au foyer de la cheminée.
Le lendemain était consacré à la salaison, mais on faisait également les pâtés, la hure (pâté de tête) et les saucisses, et parfois aussi, du confit de porc (bien-sûr) pour lequel on salait les filets : la loume. Quant aux jambons et à la ventrèche, on les laissait au saloir, qui était une grande caisse en bois. Une fois le sel bien pris à l'intérieur, on les sortait pour les laver et les recouvrir de cendre et de poivre rouge, puis on les mettait à sécher.
Enfin, dans la souillarde, on faisait sécher les boudins et les saucisses et par la suite, les jambons. Ce sont là autant d'odeurs et de saveurs uniques et inoubliables… »

Notes

(a) – Lire également les chapitres 1 et 2 : Le village de Seignosse, première et seconde parties.
(b) – Voir aussi le chapitre 3 : Seignosse, au fil des saisons…

Chapitre 7

L'aventure du Penon [1]

par Sophie Labégorre [2]

« Le projet de construction d'une station balnéaire à Seignosse, là où il n'y avait que des dunes et la forêt, était gigantesque. L'idée est née au milieu du siècle dernier. Le bourg de Seignosse comptait 500 habitants, 70 fermes et plusieurs centaines de têtes de bétail. Les Seignossais étaient agriculteurs ou éleveurs, chasseurs et pêcheurs et vivaient de l'exploitation de la forêt ou de la terre. Les routes vers l'océan s'arrêtaient à l'actuel rond-point du Penon et au fond du Lac.
Seignosse le Penon fut le premier exemple d'une volonté locale, mais aussi départementale et nationale d'aménager la côte Landaise, puis Aquitaine pour y développer le tourisme. Il sera suivi par d'autres. L'enjeu était de taille. Ainsi que le déclarera Valéry Giscard d'Estaing, des années plus tard : « L'Aquitaine ne (pouvait) rester à l'écart du progrès. Mais, instruite des excès commis ailleurs, (elle pouvait) concevoir pour elle-même un développement harmonieux et plus équilibré ».

Chronologie de l'histoire

Trouver les archives complètes sur ce projet titanesque demanderait une recherche de plusieurs mois. Au nom de l'histoire et du patrimoine de Seignosse, ce sujet le mérite. Voici une première étude, plus modeste. Une note de présentation générale éditée en 1970 par la SATEL[3] indique : « Cette entreprise hardie, unique en France, est due à l'esprit d'initiative du Conseil Général des Landes, qui a décidé de promouvoir vigoureusement l'expansion touristique du deuxième département français par sa superficie ». L'entreprise «hardie» consistait à inventer une station balnéaire, dont la capacité d'accueil allait atteindre 22.000 personnes, à 2 km au nord du Lac d'Hossegor et dont le point de départ devait être la plage de Seignosse le Penon. Il s'agissait de la plus grande opération touristique concertée jamais conçue en France, en site vierge.
Mais revenons en arrière...

D'après une étude réalisée en **1973** par la Jeune Chambre Economique des Landes sur Seignosse le Penon, tout commence avec la C.G.A. (Compagnie Générale d'Aménagement des Landes de Gascogne), initiée par le Préfet du moment, Maurice Grimiaud [4].
Nous sommes dans les années **1950**, juste après guerre, et au plan national, on réfléchit tant aux modalités de reconstruction qu'à la promotion de loisirs et d'un tourisme accessibles au plus grand nombre. Ce qui débouchera, au début des années **60**, sur une première Mission interministérielle, prépondérante pour nous, dirigée par Philippe Saint Marc.

Les Seignossais se souviennent... *p.54*

Le premier conseil d'administration de la C.G.A. réunit les Présidents du Conseil Général, de la Chambre de Commerce et de la Chambre d'Agriculture. À son programme, des actions de mise en valeur agricole, mais aussi, déjà, le développement du tourisme. Bien que peu convergents, ces deux pôles d'intérêt, surtout celui concernant le tourisme, permettent aux responsables d'attirer l'attention d'organismes financiers, dont la Caisse des Dépôts et Consignations (qui avait déjà entrepris une politique foncière, tant en Languedoc qu'en Aquitaine avec l'achat de terrains côtiers, à Moliets, par exemple). Ces premiers liens avec des partenaires économiques permettent la construction de deux villages de vacances, les fameux V.V.F., un à Capbreton et l'autre à Seignosse (aux Estagnots). Ces partenaires historiques restent dans la course lorsque le premier président du Comité Départemental du Tourisme, Jean Hirigoyen [6], envisage la création de la SATEL [3], dont il prend en main les destinées. Les actionnaires de cette Société d'économie mixte sont le Conseil Général, à 51%, la Caisse des Dépôts et Consignations, la Société Centrale pour l'Équipement du Territoire, le Crédit Hôtelier, la Chambre de Commerce et la Chambre d'Agriculture.
La SATEL [3] voit donc le jour en **1962**. Plutôt que de s'éparpiller, la société veut concentrer ses premiers efforts sur un point déterminé.
Tous les maires des communes côtières se sont rencontrés. Seuls Omer Maisonnave [*], pour Seignosse et monsieur Destouesse, pour Moliets, se montrent intéressés. Omer Maisonnave voit plus loin que les autres. Il a le courage d'y croire pour tous. Seignosse a le dernier mot.

Toujours d'après l'étude la Jeune Chambre Economique et malgré un contexte devenu difficile (le gouvernement orientant à nouveau ses efforts sur l'aménagement du Languedoc-Roussillon), la SATEL [3] procède au rachat des terrains devant accueillir les premières opérations. Achats effectués à l'amiable sur une superficie de 120 hectares (3 francs le m², y compris le prix des arbres).
Dès mars **1963**, Jean Marty [5] est désigné architecte en chef du projet. Les acquisitions foncières auprès des particuliers sont bien engagées et la commune procède à la distraction du régime forestier des surfaces la concernant.
En **1964**, un programme est présenté aux élus par la SATEL [3] et Jean Marty [5]. Jacques Maziol, Ministre de la Construction, vient en personne se rendre compte du projet, en visite officielle dans les Landes, la même année. Visite sans laquelle Seignosse n'aurait peut-être pas l'avenue des Tucs [7].
« À cette époque » précise Bernard Verdier, ingénieur à la SATEL [3] de **1974** à **1998** (aujourd'hui retraité) « l'aménagement prévu était linéaire et parallèle à la côte. Il allait des Bourdaines actuelles aux Casernes. Il comprenait un centre d'habitation à forte densité (30 à 40 logements à l'hectare), plusieurs groupes d'habitations individuelles à faible densité (8 à 10 habitants par hectare), une zone sud réservée au tourisme social près du VVF existant (celui des Estagnots), deux centres hôteliers, un restaurant panoramique, et une piscine publique ».
Le projet est un peu remanié suite aux observations des Eaux et Forêts, et la construction de bassins d'eau de mer est envisagée. Toujours en **64**, le conseil municipal charge la SATEL [3] de réaliser

l'opération par voie de concession. Le Conseil Général garantit l'emprunt sollicité auprès de la C.D.C., d'un montant de 4 millions de francs. Bernard Verdier se souvient :
« Les premiers travaux ont démarré dans la foulée : la liaison avec le CD 79, la grande voie nord-sud et la viabilisation du premier lotissement, soit quelques 11 hectares. Sans oublier la place de Castille et les commerces qui la bordent. »

1965 : la SATEL [3] encaisse ses premières recettes. « 541.200 francs, précise Bernard Verdier. Mais le rythme des ventes se ressentait d'un manque de moyens disponibles pour la publicité de l'opération. Cette relative lenteur fut peut-être « un gage de qualité. »
En fin d'année, la Société civile immobilière de la C.D.C. (S.C.I.C.) prend des options pour les opérations collectives à réaliser. Pour Bernard Verdier, bien qu'arrivé après cette époque, «les difficultés de financement provenaient aussi de ce que les équipements «primaires», les voies d'accès ou l'alimentation moyenne tension, étaient pris en charge intégralement dans le bilan de l'opération. Alors que pour les projets en Languedoc-Roussillon, ces équipements relevaient de la collectivité.

1966, la SATEL [3] réalise, pour le compte de la commune, le camping-gîte des Casernes, plus tard géré par les V.V.F. De plus, le chantier d'un Village Vacances Tourisme de 1.800 lits est lancé. Il s'agit de notre actuel V.V.F. des Tuquets.
La construction du premier plan d'eau est décidée, la S.C.I.C. lance l'étude de 47 logements, la SOFRA, promoteur et constructeur, lance un programme de 51 pavillons en bande et la S.A. Pippi Frères fait une réservation pour 119 logements. « Quelques années plus tard, se rappelle Bernard Verdier, la société Merlin, seul promoteur national va acquérir une quantité relativement importante de droits à bâtir. Elle réalisera trois ensembles. Mais cela ne représentera que 20 % de la capacité de la station. »
1967, c'est le début de la réalisation du centre commercial du Penon, qui n'existerait pas si sa place d'accueil ne s'appelait pas Victor Gentille [7] et du night-club l'Escargot.

En 1970, la note de la SATEL [3] citée en introduction fait état de la situation : 550 logements sont terminés et 200 autres sont en cours de construction ; côté loisirs, le premier plan d'eau artificiel de 5.500 m², alimenté en eau de mer, est livré, ainsi que 4 tennis avec club-house, un night-club et un café-pub (l'Escargot), plus un cinéma. Le centre commercial, comprenant une supérette et une douzaine de commerces, est réalisé. L'ensemble hôtelier V.V.T. de 1.800 lits, avec restaurant panoramique, entame sa 2ème saison et un camping de 1ère catégorie offre une capacité complémentaire. Si l'on ajoute à ce potentiel de logements, les installations des gîtes de V.V.F. et des lotissements communaux, limitrophes de la zone en cours d'aménagement par la SATEL [3], c'est près de 8.000 estivants qui pourront séjourner à Seignosse le Penon dès la saison 1970.

Le deuxième plan d'eau, qui porte la surface de baignade des bassins d'eau de mer à 1 hectare, est livré en **1971**, ainsi que le système définitif des installations de pompage et de rejet au large.
« Estacade, à l'esthétique discutable, sourit Bernard Verdier, mais qui était capable, à l'époque, de pomper 7.000 m³ d'eau en six heures, trois heures avant et trois heures après la marée haute. Quant aux pompes d'exhaure, elles pouvaient vider un bassin en moins de quatre heures ». Ces bassins d'eau de mer, les plus grands d'Europe, seront dès le début l'argument majeur de la station.

Fin du 1er acte, début du second.

« À ce stade, Seignosse le Penon, n'est ni une Zone d'Aménagement Concertée, ni un lotissement, ni une zone d'habitation, ou plus exactement… n'était », explique Bernard Verdier.
« Ces procédures d'urbanisation ont été inventées bien plus tard, et quelquefois, le Penon a servi de modèle. Le plan de masse dessiné par Marty [5] en 1963, comportait une multitude de précisions : les espaces publics, le zonage, le volume constructible, l'implantation des bâtiments, les côtes de seuils, la hauteur des bâtiments, des prescriptions architecturales très précises.
Ce projet réalisé point par point a pris une valeur juridique totale, puisqu'il a été intégré au P.O.S. de la commune ».
Entre alors, en jeu, l'un des successeurs du ministre Saint Marc, à la Mission interministérielle, Emile J. Biasini. « Dès **1970**, lors d'une visite officielle à Capbreton, il déclare «Seignosse le Penon est l'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire ! », se remémore Bernard Verdier.
« Le Conseil Général était ravi ! » Pour provocatrice qu'elle fut, cette sortie correspondait à une philosophie de l'aménagement dont Emile Biasini allait être le héraut, basée sur la réflexion et les leçons tirées de ce qui avait été fait dans le Languedoc. Seignosse avait le tort d'exister. Car les motivations de tous au début du projet du Penon n'étaient pas éloignées des grands principes de Monsieur Biasini et de sa MIACA. (Mission Interministérielle d'Aménagement de la Côte Aquitaine).

La deuxième tranche de la station balnéaire, qui devait poursuivre l'aménagement parallèle à la côte, sur 2 km supplémentaires du Penon aux Casernes, est rangée aux archives, classée sans suite ! Qu'on s'en réjouisse ou non, ce changement d'orientation aura plusieurs effets : le centre commercial du Penon et le Forum ne seront jamais le centre géographique de la station ; la grande avenue Chambrelent, et tous les cheminements qui s'y rattachent, se terminent au nord en queue de poisson, et l'un des derniers lots réalisés, l'Agréou, se retrouve totalement excentré. Ce qui contribue peut-être à sa quiétude.
« Le Penon est déséquilibré parce que la MIACA de Biasini a dit non au projet initial, admet Bernard Verdier. Il a conservé la capacité prévue, 22.000 lits, mais a dévié la poursuite de l'extension vers l'est. Je crois qu'il a eu raison, mais du coup, le Penon n'est plus au centre de la station ».

Selon Jean Gellibert [7], secrétaire général de la commune de 1952 à 1990 : « L'architecte Aubert, mandaté par Biasini (Président de la Mission interministérielle pour l'aménagement de la côte Aquitaine de 1970 à 1985), a refait tous les plans, considérant que ce qui était prévu était bon à jeter. Pour eux, le plan directeur qui partait vers les Casernes ne convenait pas. Nous avons tout de même pu négocier certaines choses. Le développement s'est interrompu, puis a redémarré vers l'est. » Échaudée par ce qui s'était passé en Languedoc Roussillon et le non respect catastrophique de la nature, l'équipe du Ministre Biasini se fixa de nouvelles contraintes : protection rigoureuse de l'environnement, aménagement en profondeur, greffe de développements nouveaux sur les urbanisations existantes, planification rigoureuses du P.O.S. et du S.D.A.U. (Schéma Directeur d'Aménagement Urbain), établissement d'une politique foncière (pré-Z.A.D.) et affectation de moyens financiers importants. Les constructions se sont poursuivies le long des avenues repartant vers le bourg, perpendiculairement à la côte. Dans le rapport de présentation du P.L.U. (2004), le géomètre expert mentionne : « Dans le but de préserver le site et la forêt, les infrastructures utilisant beaucoup de places (aires de stationnement et installations sportives) ont été établies dans la lette. Les zones d'habitat de forte densité occupent la forêt de protection. L'habitat individuel s'intègre à la forêt de chênes et de pins. En périphérie, dilués dans la forêt, de vastes emprises sont consacrées à des formes d'hébergement plus légères ». De même, chacun peut constater le confort visuel, esthétique et matériel de la double voie de circulation autour de laquelle s'est construite la première tranche de la station. Le poste « espaces verts » a toujours accompagné, voire précédé, l'avancement des travaux du Penon. C'est indéniable.

La seule fausse note quant à l'intégration des constructions dans le paysage «naturel», artificiellement construit par l'homme depuis le 18ème siècle, concerne les grands ensembles qui bordent la place Victor Gentille au nord, au sud et à l'ouest, le long de l'avenue de la Grande Plage. C'est l'aspect «station de ski» de Seignosse.

« La raison de ces immeubles est simple » explique Bernard Verdier. « Depuis le début, la consigne était : la station ne doit pas coûter un sou à la Ville.

N'oublions pas, aussi, qu'on ne fait pas un centre ville avec des villas ! Ou alors c'est Los Angeles. On a amorti le programme avec ces gros collectifs. Et cela promettait une taxe d'habitation intéressante pour la commune ».

Le respect d'un cahier des charges précis quant aux matériaux et aux couleurs, atténue tout de même les désagréments de l'habitat «concentrationnaire».

Les immeubles ont une unité qui identifie le centre du Penon. Et le reste de l'habitat est harmonieusement dissimulé dans la forêt de protection immédiate, ou celle plus fournie.

Alors, les pionniers de la plus nature des stations avaient-ils besoin de ces leçons ou de ce procès-là ? L'histoire ne le dira pas. Jusqu'aux années 80, les programmes immobiliers ont continué de s'appliquer et les bénéfices de se faire.

Les Seignossais se souviennent... *p.58*

Si bien que Maurice Ravailhe, successeur d'Omer Maisonnave depuis 1965, eut à décider de la réutilisation de ces moyens : ce sera une salle de spectacles.
« Auparavant, précise Jean Gellibert [7], les bénéfices qui revenaient à la commune avaient déjà profité à son équipement. Le hall des sports, la nouvelle école, et j'en passe, ont pu être envisagés grâce aux fonds dégagés ». D'après Bernard Verdier, le programme de la salle eut du mal à apparaître, dès le début. Prémonitoire ?
« Deux écoles s'opposaient. L'une pour une salle de sports, polyvalente, l'autre pour un équipement davantage culturel. L'architecte s'arrachait parfois les cheveux, quand les orientations changeaient d'une réunion à l'autre ».
Ce que semble corroborer la découverte de nombreux plans différents de la salle des Bourdaines, dans les archives municipales. Finalement, en juin 1988, nous aurons une salle hybride, de 1.800 places, à la fois pour le spectacle et pouvant, à l'origine, accueillir des matchs de tennis ou de basket, une compétition de boxe ou la projection de film. Même si certains équipements des cintres gênent le faisceau entre la cabine et la scène ! Mais l'acoustique, elle, est fantastique.
Le dernier gros équipement mis en route sera le golf. Les partenaires principaux seront la Lyonnaise des Eaux et sa succursale, Golf Espace (rassemblant également Havas Tourisme, le Crédit Agricole et le Crédit Lyonnais) qui bénéficieront d'une concession de 25 ans prolongée à 30 ans. L'architecte du parcours sera Robert Van Hagge, Texan illustre dans sa spécialité, assisté du géomètre Pierre Thévenin. Quant au programme immobilier d'accompagnement, il sera pris en charge par le promoteur local, Interconstruction. Le golf sera livré en 1989, la même année que la station d'épuration du Penon. Il a été depuis revendu. Mais c'est une autre histoire.
En 1995, le Conservatoire du Littoral rachètera 54 hectares à la C.D.C., acquis en 1960 et qui devait servir à édifier la suite de la station.
La loi littoral tirera ainsi un trait définitif sur le projet initial, après le coup d'arrêt de la MIACA des années 1970.

Le déclin

Seignosse peut apparaître aujourd'hui comme une station inachevée et vieillissante. Les grands parkings des plages du Penon ou des Bourdaines sont dépourvus de tout aménagement d'agrément, les espaces publics sont parfois détournés de leur vocation. Le pont marchand a brûlé en 1995, une galerie fermée a été reconstruite à la place et condamne l'accès naturel prévu vers la plage du Penon. Le «Forum», haut lieu de promenade, d'artisanat et de vie dans les années 1970, est extrêmement dégradé, refermé sur lui-même, bien loin de l'espace accueillant qu'il représentait. À cet endroit, la station semble tourner le dos à l'océan. L'accès à la plage centrale démarre au pied d'un skate parc peu amène, entouré de murs aveugles - l'arrière du forum - maculés de graffitis, entre deux lots de containers à ordures.

Les Seignossais se souviennent... *p.59*

Seul le parc aquatique, achevé en juin 1999 pour remplacer les bassins d'eau de mer, eux aussi dégradés et vétustes, redonne un peu de coquetterie à l'ensemble. Améliorations apportées également par la création des locaux de l'Office de Tourisme, livrés en 1997, ou encore la nouvelle piste cyclable est-ouest, inaugurée en 2004.

Pour Jean Gellibert [7], le déclin date du moment où la SATEL [3] s'est désengagée de l'entretien de la station : « Le relais n'a pas toujours été pris, l'héritage pas toujours bien préparé ».

Ce que confirme Bernard Verdier : « Jean a raison. Tant que nous avons été présents, c'est-à-dire jusque dans les années 80, nous nous sommes occupés de beaucoup de choses : les animations, les bassins d'eau de mer, l'entretien des espaces verts. Et puis après, c'est dur à dire, mais beaucoup de choses ont été livrées à elles-mêmes. La commune ne s'est pas appropriée la station. Comme par manque d'intérêt ».

Manque d'intérêt, les mots sont lâchés et rappellent d'autres témoignages sur le manque d'investissement qui a parfois marqué la gestion de la station par la ville. Pourtant l'élan, le coeur et l'ambition des pionniers doivent encore habiter les lieux. Seignosse a tout à gagner à faire, sien, cet ensemble surgi de terre dans les années 60, à rénover ce qui doit l'être. La fin des années 90 a vu le Penon sortir un peu de sa torpeur, grâce au nouveau bâtiment de l'Office de Tourisme, enfin digne d'une station balnéaire de ce calibre, grâce au parc aquatique, réponse discutée mais concrète au problème des bassins d'eau de mer dépérissants. Manifestement, le skate parc et la galerie marchande n'ont pas été des initiatives aussi heureuses. Mais le dialogue est renoué et il semble que tous les acteurs concernés, par la rénovation du Forum surtout, soient conscients du problème et de l'urgence de la situation.

Si le cœur décentré (mais n'est-ce pas normal après tout pour un cœur ?) de Seignosse le Penon est sauvé, tout peut prendre aujourd'hui, enfin, sa vraie dimension.

Notes

(1) Dossier publié dans Seignosse Magazine n°8 – Hiver 2005.

(2) Chargée de la communication de la ville de Seignosse et directrice du parc aquatique : l'Atlantic Park.

(3) La SATEL : la Société d'Aménagement du Territoire et de l'Economie Landais.

(4) L'autre préfet marquant, pour le Penon, sera M. Burgala.

(5) Lire également l'interview de Jean Marty dans l'Annexe 6.

(6) Le premier président de la SATEL. Voir aussi en Annexe 7.

(7) Voir aussi en Annexe 8 : Le témoignage de Jean Gellibert.

(*)Un maire déterminant

Omer Maisonnave est un jeune maire qui assume son 2ème mandat quand tout commence. La volonté politique locale, presque la vision du développement de Seignosse : c'est lui. Il fallait du courage et de l'ambition pour tous, le village avait alors peu de ressources.

Outre la station balnéaire, on lui doit la plupart des équipements collectifs et des bâtiments publics de la commune. Il a permis à Seignosse d'entrer dans la modernité et aux Seignossais d'accéder au confort.

Aux Estagnots comme au Penon, il a défendu un développement urbain de petits collectifs ou résidentiel.

En 1965, son premier adjoint, Maurice Ravailhe, lui succède après s'être présenté contre lui. Il fera entrer dans le projet d'autres partenaires, les promoteurs.

Chapitre 8

Seignosse... en quelques dates-clés

Cette chronologie reconstituée n'est pas exhaustive.
Elle reprend des faits et des éléments, issus de témoignages, d'ouvrages et d'une partie des Archives départementales des Landes. Elle fait part, également, des grands évènements liés aux deux guerres mondiales du XX° siècle et aux autres conflits de la France.

1900 : Création de la place publique de Seignosse par l'architecte Laborde de Soustons, dont les travaux sont réalisés en grande partie par M. Duverger de Saint-Geours [2]. Construction également de deux ponts, avec des tuyaux cimentés, le 25 février : « Pont de Sable » et « Loubian » [1].

1901 : 16 juin : délibération du conseil municipal sur l'empierrement du chemin n°1 entre Saubion et le Bourg [1]. La même année, la population de Seignosse est estimée à 643 habitants [2].

1902 : 25 mai : mise en œuvre du chemin n°8 entre les Murailles et Mocay [1].

1905 : 25 janvier : Henri Labèque est maire de Seignosse. Maurice Claverie est son adjoint (celui-ci sera remplacé à son décès par J.B. Cazenave [1]).

1906 : le 3 juin : Avant-projet de la ligne de chemin de fer Labenne-Seignosse, desservant les communes de Soorts, Hossegor, Capbreton. Inauguration de la Fontaine du Bourg par le maire André Lapègue.

1907 : le 26 mars : vote du projet de la ligne de chemin de fer Labenne - Seignosse.
Le 29 septembre : l'abbé Jean-Alexandre Darrigade succède à l'abbé Lamoliatte (curé de Seignosse depuis 1894) [1].

1909 : 4 janvier : le projet de la ligne de chemin de fer Labenne - Seignosse est déclaré d'utilité publique.

1910 : 14 août : démarches engagées par M. le Maire de Seignosse, auprès de M. de Marignan, à Urt, pour l'acquisition du terrain « bosquet de Guicharnaud », destiné à la création d'un Hôtel de Ville avec groupe scolaire. M. de Marignan cède le terrain, maison Guicharnaud et dépendances, pour 20 000 francs [1].

1911 : 12 février : établissement de concessions, dans l'intérêt de la commune, en tenant compte de la fortune des personnes. Les deux tiers des concessions serviront au profit de la commune, l'autre tiers au profit du bureau de Bienfaisance [1].
Le 10 mars : approbation de la délibération de septembre 1910 pour l'acquisition du bosquet Guicharnaud [1].
Le 11 mai : décision d'un concours entre architectes, en vue d'établir un projet de plan pour la construction d'un groupe scolaire, avec mairie et salle des fêtes, sur l'emplacement du bosquet Guicharnaud [1] (évoqué aussi comme la métairie Guicharnaud)... »
Le 25 juin : les frères Decrept, entrepreneurs à Guéthary, sont chargés de décorer le transept de l'église [1]. Le 2 novembre, à 5h30 du matin : naufrage du chalutier « Sainte-Anne » en face du poste des Douanes de Seignosse. « Le « Sainte-Anne » transportait un chargement de poissons à destination de Bayonne. L'ensemble de l'équipage et son capitaine « furent recueillis par les gardes-forestiers et les douaniers, qui leur donnèrent, à la caserne de Seignosse, tout à proximité, les premiers soins indispensables [1] ».

1912 : 19 mai : Joseph Labescat, licencié es lettres, est maire de Seignosse et son adjoint est Léon Desclaux [1]. Ouverture de la ligne de chemin de fer Labenne-Seignosse ; elle fait 17 km de long. Elle est gérée par la Société des Chemin de Fer du Born et Marensin (BM), qui est déjà sous le contrôle financier de la Compagnie du Midi, des Frères Pereire, à la veille de la Grande Guerre (1914-18) [3].

1913 : Construction de l'actuelle mairie (dans un style néo-classique), confiée aux architectes Pomade et Lalanne de Dax, comprenant une salle des fêtes et avec de chaque côté du bâtiment, l'école des garçons et celle des filles. Les travaux sont attribués à M. Magnon, entrepreneur à Arcachon [1]. 1er juin : Bertrand Magieu, douanier à la retraite, est nommé garde-champêtre [1].

1914 : 1er août : le gouvernement français proclame la mobilisation générale. Le 3 août : Seignosse apprend officiellement la déclaration de guerre faite par les Allemands. Débuts de la Grande Guerre de 14-18.

1915 : 22 février : tempête de vent très violente s'abattant sur la forêt seignossaise : les pins, dits chablis, sont coupés, déracinés et couchés. 735 arbres sont mis en vente par adjudication et ils sont vendus à Dax, le 12 décembre 1915 [1].

1917 : En février, grande pénurie de farine, si bien que la commune essentiellement forestière n'a plus de grains nécessaires à son alimentation de base [1].

1918 : 11 novembre : signature de l'armistice et fin de la Grande Guerre.

1921 : Après la première guerre mondiale, le taux de la population diminue sensiblement pour atteindre 569 habitants, dont 156 personnes dans le Bourg, 121 maisons et 148 ménages [2].

1922 : Débuts de l'éclairage public, à Seignosse et concernant l'Ecole, les PTT, la mairie et l'église [2]. 5 août, incendie à Seignosse [2]. Le 11 novembre, jour de fête nationale de l'Armistice, la municipalité de Seignosse inaugure solennellement le monument aux morts en présence du maire Joseph Labescat. Une statue s'élève, elle est sculptée par Martial Caumont, à Tarbes [1].

1924 : 16 juillet : incendie à Seignosse [2].

1926 : 9 août: Incendie à Seignosse [2].

1928 : du 27 juillet au 2 août : Incendie à Seignosse [2].

1933 : 10 avril : accident d'avion, tout près de Seignosse Le Penon, à l'ouest de l'emplacement du golf actuel, au lieu-dit Monarhan (en bordure de la départementale 79). Il s'agit d'un Caudron Phalène C 280, piloté par André Challaux, 42 ans, ingénieur chez Thomson Houston à Lille et Henri Gelley, 35 ans, industriel lillois, tous deux membres de l'association aéronautique du Nord. Les autres passagers sont : Louis Pluquet, 29 ans, coureur automobile et Maurice Dubois, 28 ans, ingénieur, directeur d'une maison de machines à calculer à Lille et spécialiste du vol aérostier. Henri Gelley sera le seul survivant de ce tragique accident ; il a pu ouvrir la porte et sauter en parachute pour atterrir dans un pin, où il est resté accroché, puis délivré par des témoins accourus sur les lieux du drame [4].

1934 : Création du Club de pelote seignossais des Ecureuils, par Eugène Graimond qui meurt un an plus tard. Cette même année, l'équipe de pelote composée d'Henri Gildard et d'Armand Grocq est finaliste du championnat des Landes [4].
La salle du Conseil municipal est décorée par le peintre André Vidal, qui s'inspire de sa grande toile exposée en 1924 : le Chantier (forestiers au travail dans la forêt). Parmi les personnages représentés sur les murs de la salle du Conseil, il y a Gaston Dulaurent, garde-champêtre, mais aussi Charles Clet (fondateur et propriétaire de la bouchonnerie, de l'Hôtel des Voyageurs et futur maire de Seignosse) au sein des pêcheurs du lac, ainsi que Léon Desclaux (ancien maire de Seignosse), Loulou Graciet (fille des propriétaires de l'Hôtel-Restaurant de la Côte d'Argent et de l'épicerie) sur la place du village et Joseph Labescat (maire de Seignosse, à l'époque), notamment en compagnie de l'instituteur-secrétaire de mairie, M. Lagardère.

1935 : Joseph Darrigade, délégué au Comité des Landes de pelote basque prend la direction du Club seignossais des Ecureuils, tout en assurant la fonction de trésorier [4].

1936 : Olivier Maisonnave - frère du futur maire Omer Maisonnave - installe son garage à Seignosse [5].
L'année 1936 marque aussi les débuts de la guerre d'Espagne et par ailleurs, l'existence du pacte anti-komintern germano-japonais.

1937 : En juillet, le Japon attaque la Chine et s'empare de Pékin.
En novembre, l'Italie adhère au pacte anti-komintern et en décembre, elle quitte la Société des Nations.

1939 : Débuts de la seconde guerre mondiale de 1939-45.
En avril, l'Italie fasciste envahit et annexe l'Albanie. En mai, se noue le Pacte d'acier, unissant l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste. Le 23 août : signature du pacte de non-agression avec l'URSS. Le 1er septembre, l'Allemagne envahit la Pologne, tandis que la France décrète la mobilisation générale. Le 3 septembre, le Royaume-Uni, suivi par la France, déclarent la guerre à l'Allemagne.

1940 : En avril, commence l'invasion de la Yougoslavie par l'Allemagne. Le 10 mai : l'armée allemande envahit les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg ; les troupes franco-britanniques se portent au secours de l'armée belge. Le 13 mai, la France est envahie par les Allemands qui, un peu plus tard, sont à Paris le 14 juin. Le 18 juin : appel du général de Gaulle. Le 22 juin, l'armistice sollicité par le maréchal Pétain est signé à Rethondes.

1941 : En mai, les Allemands occupent toute l'Europe, mais l'Angleterre tient bon. Parallèlement, le port de l'étoile de David est obligatoire pour les Juifs. L'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre aux Etats-Unis. Le Japon détruit la flotte de Pearl Harbor. Les Etats-Unis entrent en guerre.

1942 : L'armée allemande commence à connaître quelques défaites, grâce aux nombreux mouvements de résistance qui s'organisent un peu partout. A Seignosse, elle déclenche deux incendies successifs [6].

1943 : Débuts de la carrière du garde-champêtre Jean Pettes, dit « Cacahuète », en tant que sonneur public, délivrant les avis à la population, à Seignosse, le dimanche, à la sortie de la messe [7].

1944 : 6 juin : c'est le débarquement en Normandie des troupes alliées. Le 6 août : les Américains lâchent la première bombe atomique sur Hiroshima, avant d'en lancer une seconde, le 9 août, sur Nagasaki. Le 25 août : libération de Paris.

1945 : le 8 mai : capitulation de l'Allemagne, signée à Reims. Le 10 août, le Japon capitule ; la guerre est finie.

1946 : Début de la guerre d'Indochine.

1947 : L'équipe des cadets du Club de pelote seignossais des Ecureuils, composée de Pollux et Chacon, termine championne de France - Place libre. Cette même année, ces deux joueurs sont également champions des Landes [4].

1948 : Construction du village de vacances Louis Forestier.

1952 : Jean Gellibert devient le secrétaire général de la mairie de Seignosse, sous les mandats successifs des maires Omer Maisonnave et Maurice Ravailhe [7]. Il le restera jusqu'en 1990.
Cette même année, il se produit un important incendie à Seignosse.
Et le village de vacances Louis Forestier est racheté. Premières constructions des châlets.

1953 : Le fronton de la pelote de Seignosse est élargi et haussé [4], tandis que le chemin de fer de Seignosse s'arrête [6]. Le dernier chef de train s'appelait M. Labarthe [6].

1954 : Fin de la guerre d'Indochine. Début de la guerre d'Algérie.

1955 : Terrible incendie à Seignosse [6].

1956 : 19 septembre : le ministre de la reconstruction Bernard Chauchoy inaugure l'école maternelle de Seignosse sept logements d'habitation, un établissement de bains-douches et un nouveau réseau routier. Le ministre est accueilli par le maire Omer Maisonnave - qui recevait à cette occasion la Croix du Mérite Social - et par le conseil municipal représenté notamment par Messieurs Ruval, Pettes, Clet, et Lavielle [7]. Construction du premier bâtiment du village de vacances : Les Violettes.

1962 : Création de la S.A.T.E.L., dont le premier président est Jean Hirigoyen, puissant industriel et fils d'une grande famille de banquiers. Doté d'une forte personnalité, c'est aussi un être cultivé, curieux, visionnaire et grand voyageur [10].
Construction des VVF des Estagnots - Gîtes de la mer.
Cette même année, se termine la guerre d'Algérie et l'indépendance de l'Algérie est proclamée.

1963 : L'architecte Jean Marty est désigné architecte en chef du projet du Penon [7].

1964 : Présentation du projet du Penon aux élus, par la SATEL et Jean Marty. Visite du Ministre de la construction Jacques Maziol, pour se rendre compte personnellement du projet du Penon [7].
Inauguration du VVF « Les Estagnots » par M. Maziol, Ministre de la construction. Ouverture, également, de la première plage seignossaise - les Casernes [7].

1965 : Maurice Ravailhe est élu maire de Seignosse et succède à Omer Maisonnave. Il fera cinq mandats. Cette même année, il fait acquérir, par la commune, deux tableaux du peintre André Vidal « L'Etang Blanc » et « Les Dunes » [8]. Débuts de la réalisation de la station de Seignosse-Le-Penon, par une société d'économie mixte (SATEL) avec une large participation de la Caisse des Dépôts et Consignations [7]. Ouverture également de la plage des Estagnots [7]. Destruction de l'ancienne gare de Seignosse [6] .

1966 : Réalisation du camping-gîte des Casernes, par la SATEL. Henri Fayet prend la direction du Club seignossais de pelote des Ecureuils.

1967 : Création par l'Etat de la Mission Interministérielle d'aménagement de la côte Aquitaine : la M.I.A.C.A., dont les présidents furent Philippe de Saint-Marc et après 1970, Emile Biasini.
Cette même année marque les débuts de la réalisation du centre commercial du Penon [7].

1968 : Construction du VVF (VVT à l'époque) des Tuquets [7].
Construction des VVF des Estagnots - Gîtes de la forêt.

1969 : Création à Seignosse du Seabird Surfclub, grâce à Jean-Louis Bianco, entrepreneur de métier qui construit le local avec ses propres fonds sur la dune des Estagnots. S'y retrouve la majorité des surfers pionniers de la côte. Cette même année, se monte aussi à Seignosse Le Penon, le 3ème magasin de surf en France : La Vigie [7]. Construction du camping-caravaning : Les Chevreuils.

1970 : Livraison du premier plan d'eau artificiel de 5.500 m², alimenté en eau de mer, au Penon. Et organisation, par le Seabird Surfclub, des premières compétitions et des Internationaux de France en surf, à Seignosse Le Penon [7]. Construction du village de vacances du domaine de l'Agréou.

1971 : Livraison du second plan d'eau pour les bassins d'eau de mer (superficie totale désormais atteinte : 1 hectare) - considérés comme les plus grands d'Europe - et du système définitif des installations de pompage et de rejet au large [7]. Organisation des Championnats d'Europe de surf aux Estagnots [7].

1972 : Cette année : « Les objectifs définis par la MIACA sont de favoriser l'aménagement côtier en évitant la croissance anarchique de l'urbanisation et de protéger les espaces [9] ».

1973 : Création de l'association « Lous Pastous ».
Edification de l'Eglise Sainte-Thérèse du Penon, sur l'avenue de la Grande Plage [7].

1974 : 2 juillet : création de la réserve naturelle de l'Etang Noir, dont l'organisme gestionnaire est Sepanlandes. Sa superficie globale est de 52 ha. Inauguration de l'Eglise Sainte-Thérèse du Penon [7].

1975 : Après les Championnats de France en 1973, le Seabird Surfclub organise les Championnats d'Europe à Seignosse, réunissant alors la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. (Seignosse occupe une place importante dans le développement du surf en France, puisque le siège de la Fédération française de Surf (fondée en 1965) quitte Biarritz pour s'installer à Seignosse jusqu'en 1984 (près du rond-point actuel des Estagnots) [7].
Construction du village de vacances : Le canard sauvage. Construction du camping municipal.

1976 : En décembre, à la suite d'une violente tempête, le cargo « Le Ruben » s'échoue sur la plage-nord de Seignosse (il sera renfloué en août 1977) [7].

1977 : Seignosse est ville-étape du Tour de France [7].
Cette même année, l'épicerie Graciet ferme ses portes [6].

1978 : Les courts de tennis sont construits avec le Hall des Sports [6].

1979 : 6 juillet : inauguration du Hall des Sports par M. Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée Nationale et M. Maurice Ravailhe, alors maire de Seignosse. Second passage du Tour de France à Seignosse, où Bernard Hinault gagne l'étape [7].

1980 : Construction du village de vacances de l'A.T.S.C.A.F.
Construction du camping-caravaning : Les Oyats.

1984 : Création de l'Association Culturelle de Seignosse.

1985 : Grâce à Jean-Jacques Fombonne, le club de surf de Seignosse devient le Multiglisse Seignosse Surfclub (qui organise le Championnat des Landes en 2001 et enfin la coupe de France de surf en 2002) [7].

1986 : Rapport Guichard « Propositions pour l'aménagement du territoire ». « Loi « littoral ».

1987 : Début des travaux du golf de Seignosse [7].

1988 : Ouverture de la salle des Bourdaines, d'une capacité de 1400 places [7].

1989 : Ouverture du golf de Seignosse (parcours 18 trous), signé par l'architecte américain Robert van Hagge (également dessinateur de nombreux golfs aux Etats-Unis) sur un domaine de 70 ha et livraison de la station d'épuration de Seignosse [7]. Cette même année, le maire Maurice Ravailhe fait acquérir par la commune, une autre toile de l'Etang Blanc [8].

1990 : Les joueurs de pelote Sandrés et Laroquette du Club des Ecureuils sont champions de France - mur à gauche - et vont jusqu'en demi-finale du Championnat de France - Trinquet [4].

1993 : Inauguration de la grande croix - haute de 7,60 mètres - de l'Eglise Sainte-Thérèse du Penon [7].

1994 : Débuts de la construction des autres bâtiments du village de vacances : Les Violettes (les travaux s'étalent aussi sur l'année 1995).

1995 : Construction du clocher de l'Eglise Sainte-Thérèse du Penon [7]. Ouverture de la maison Seignossaise d'Accueil pour les Personnes Agées - la MAPA l'Alaoude - grâce à M. Maurice Ravailhe, lors de son dernier mandat ; elle est désormais médicalisée, grâce au maire actuel, M. Ladislas de Hoyos [4].

1997 : En juin, l'Office de Tourisme de Seignosse ouvre ses portes.

1999 : Livraison et lancement du parc aquatique de Seignosse le Penon : l'Atlantic Park. Ce site paysager de 4 ha comporte 2 800 m² de bassins, et une aire de jeux et de loisirs [7].
C'est aussi l'année de la terrible tempête du 27 décembre.

2000 : Inauguration de la salle André Vidal - l'ancienne mairie de Seignosse - en hommage au peintre qui a décoré la fresque de la salle du Conseil municipal, représentant le travail landais et la vie forestière de l'époque [7].

2001 : Décès de l'ancien maire de Seignosse, Maurice Ravailhe, alors âgé de 79 ans [7].
Création de la Communauté de Communes Maremme-Adour-Côte-Sud - la MACS - dont Seignosse fait partie. Organisation du Championnat des Landes de surf par le Multiglisse Seignosse Surfclub [7]. Inauguration, en septembre, du village de vacances ATSCAF, rénové [7]. Lancement de la radio Côte Sud FM [7].

2002 : Organisation de la coupe de France de surf par le Multiglisse Seignosse Surfclub [7].
Quelques mois après, le 13 novembre, alors qu'il se trouve à quelques kilomètres des côtes de Galice, au nord-ouest de l'Espagne, le pétrolier « Le Prestige » est pris dans une forte tempête et subit une déchirure de sa coque. Pris en remorque pour être éloigné de la côte, il finit par se briser en deux le mardi 19 novembre à 8h, coulant par 3500 mètres de fond. Il contient environ 70 000 tonnes de fuel (lourd, extrêmement visqueux et toxique), soit près de 3 fois la cargaison de l'Erika.

2003 : En janvier, les premières traces de pollution du « Prestige » atteignent la France, dans les Landes, jusqu'à toucher toute la façade atlantique, désormais exposée à une marée noire, plutôt diffuse, mais aussi imprévisible, du fait de la quasi-impossibilité de surveiller les nappes. Très tôt, la municipalité de Seignosse organise le ramassage des boulettes sur les plages, tout en publiant quotidiennement des bulletins d'information. Cet été-là, la fréquentation de l'Atlantic Park dépasse tous les records. Mais en juillet 2003, un incendie brûle 300 ha sur les communes de Seignosse et Soustons [7]. Ouverture de la piste cyclable bi-directionnelle vers Soorts-Hossegor [7]. Inauguration de l'extension du groupe scolaire [7].

2004 : Ouverture et inauguration d'une salle de réception, équipée, sur le site du Hall des Sports [7]. Inauguration en avril de la piste cyclable, est-ouest bi-directionnelle, vers le Penon, en bordure de la route départementale 79, entre les routes départementales 86 et 89 [7]. Ouverture et inauguration de la station de compostage des boues [7].

2005 : du 4 au 7 mai : Seignosse fête le centenaire de la Côte d'Argent, par une exposition photo sur le village de Seignosse, hier et aujourd'hui, accompagné de la publication de cet ouvrage. La ville accueille également la caravane de la Côte d'Argent. Du côté du Penon, les installations de pompage d'eau salée sont détruites.

Notes

[1] D'après la Monographie de Seignosse de Victor Montiton
Collection dirigée par M.-G. Micberth - Monographies des villes et villages de France.
Editions Le livre d'histoire – Lorisse, Paris 2002.

[2] Sources : Archives Départementales des Landes.

[3] D'après le chapitre de Ch. Vaillant « Le rail dans les Landes »,
publié dans « Les Landes entre tradition et écologie »
Actes du XLVII° Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest, tenu à Sabres, les 25 et 26 mars 1995, à l'invitation de la Société de Borda et du Parc naturel régional des Landes de Gascogne. Ces actes ont été publiés avec le concours du Ministère de la Culture et de la Francophonie, de la Direction des Archives de France, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles. Bordeaux 1996.

[4] D'après des recherches effectuées par Henri Fayet
(voir également ses témoignages dans les chapitres 1, 2 et 4).

[5] D'après le témoignage de Loulou Graciet (voir aussi les chapitres 1 et 2).

[6] D'après les témoignages de Régine Clet, Raymonde Hiquet, Loulou Graciet, Georgette Castets, Henri Fayet et Pierre-Jean Loustalot.

[7] D'après les diverses publications de la municipalité - Seignosse Magazine - et de l'office de tourisme de Seignosse.

[8] D'après le bulletin n°6 : Visite-Etude de la Sadipac – Seignosse 1995.
(Sadipac : Association pour la Sauvegarde et la Diffusion du Patrimoine Culturel du Sud-Ouest des Landes).

[9] D'après l'étude de Liliane Larroque-Chounet - « L'environnement touristique de la côte sud des les Landes (1830 - 1940) » - présentée lors des actes du colloque :
« Le littoral gascon et sa vocation balnéaire »
Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch. Cap-Ferret – Juin 1999.

[10] Lire également le chapitre 7 : L'aventure du Penon. Voir aussi l'annexe 7.

Les maires [*] de Seignosse entre 1905 et 2005

1900 - 1903 : M. André DUBOSCQ [1]

1903 - 1919 : M. Henry LABEQUE [1]

1919 - 1935 : M. Joseph LABESCAT [1]

1935 - 1945 : M. Léon DESCLAUX [1]

1945 - 1953 : M. Charles CLET

1953 - 1965 : M. Omer MAISONNAVE [2]

1965 - 1995 : M. Maurice RAVAILHE [2]

1995 - 2001 : M. Christian ZAGO

2001 - 2007 : M. Ladislas de HOYOS

Notes

[1] Sources : Archives Départementales des Landes.

[2] D'après les diverses publications de la municipalité –Seignosse Magazine - et de l'office de tourisme de Seignosse.

[*] En France, au début du XX° siècle, la durée du mandat d'un maire est de quatre ans. Après la première guerre mondiale, elle passe à six ans. Elle revient encore à quatre ans, en 1925, pour être à nouveau à six ans, avec la loi du 10 avril 1929. Cette durée de six ans est toujours en vigueur, aujourd'hui.

Annexes

Annexe 1
Les Seignossais tués en 1914-18 [1]

Pierre Bibensang, Jean-Baptiste Cazenave, Pierre-Maxime Clet, Jean-Alexandre Darrigade, Etienne Dassé, Jean Duchon, Jean Ferrou, Jean-Baptiste Gildard, Paul-Etienne Gracianette, Jean-Baptiste Hourcade, Guillaume Labertit, Jean-Baptiste Laborde, Jean-Baptiste Labrouche, Jean Lafon, Pascal Lahary, Jean Laperle, Jean-Louis Laudouar, Jean-Alexandre Lignau, Jean Lupé, Jean Noble, Jean Pettes, Bertrand Soulès, Jean-Baptiste Soulès.

La plupart des Seignossais morts pour la France appartenaient aux Régiments d'Infanterie. Leurs familles, en grande majorité, ont reçu la Médaille militaire et la croix de guerre avec étoile ou palme, à titre posthume [2].

[1] D'après les noms inscrits sur le Monument aux Morts de Seignosse.

[2] D'après La Monographie de Seignosse de Victor Montiton - Collection dirigée par M.-G. Micberth - Monographies des villes et villages de France. Editions Le livre d'histoire - Lorisse, Paris 2002.

Annexe 2
Les prisonniers de guerre [1]

Etienne-Lucien Conte (fait prisonnier en 1916, en Allemagne), **Pierre Coalard** (fait prisonnier en 1916, en Pologne russe), **Omer Loustalot** (fait prisonnier en 1918, au Grand Duché de Hesse-Darmstadt), **Etienne-Félix Maubec** (fait prisonnier en 1918, en France, derrière les lignes allemandes), **Jean dit Paul Robin** (fait prisonnier en 1916, à Verdun, puis interné à Hanovre, en Prusse Orientale), **Cyril Sorreing et Maurice Sorreing** (ces deux frères sont faits prisonniers en 1914, en France, puis interné à Erfurt, en Allemagne), **Bertrand dit Médéric Villenave** (fait prisonnier en 1918, en France).

[1] D'après la Monographie de Seignosse de Victor Montiton - Collection dirigée par M.-G. Micberth - Monographies des villes et villages de France. Editions Le livre d'histoire - Lorisse, Paris 2002.

Annexe 3
Les Seignossais tués en 1939-45 [1]

André Castagnet, André Lapègue [2], Jean-Baptiste Lapègue [2], Georges Miquéou.

[1] D'après les noms inscrits sur le Monument aux Morts de Seignosse.

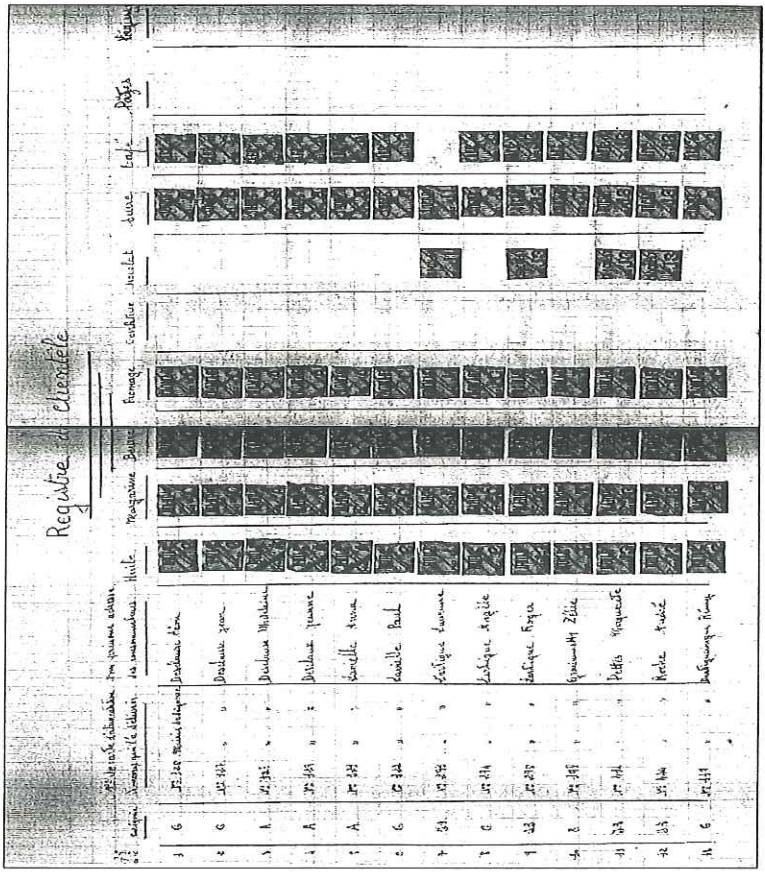
[2] Entrés dans la résistance, dans les années 1940, les frères **Jean-Baptiste, André et René Lapègue** [*] sont arrêtés par les Allemands sur dénonciation. Ils ont été interrogés et torturés par la Gestapo. En janvier 1943, ils sont déportés. Seul **René Lapègue**, le plus jeune, sortira vivant de l'enfer, en 1945.

[*] D'après l'article publié dans Seignosse Magazine, n°3 – été 2003, dans le cadre de la Journée de la déportation.

Annexe 4

Le registre de l'épicerie Graciet, durant la seconde guerre mondiale.

Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.



Les Seignossais se souviennent... *p.75*

Les rations alimentaires pour le mois d'avril

La direction départementale du ravitaillement général des Landes (zone occupée) communique :

Il convient de ne considérer comme officiels que les taux des rations et la valeur des tickets portés à la connaissance des consommateurs et des commerçants par les soins de la direction départementale du ravitaillement général, pour la zone occupée des Landes.

Cette recommandation doit prévenir les inconvénients résultant de l'adoption trop hâtive, au début d'un mois, de taux et de valeurs puisés à une autre source que celle de la direction départementale.

D'autre part, il est instamment rappelé aux détaillants qui vendraient avant la date fixée pour leur distribution telle ou telle denrée, qu'ils s'exposent à des poursuites, conformément à l'arrêté préfectoral n° 1063 du 14 janvier 1943.

PAIN

E : 100 grammes par jour.
J1 et V : 200 grammes par jour.
J2 et A : 275 grammes par jour.
J3 : 350 grammes par jour.
T : 350 grammes par jour.
C : 350 grammes par jour.

Valeur de tous les tickets-lettres : 300 grammes chacun.

Chaque feuille de pain est divisée en deux parties : les tickets portant le chiffre I ne pourront être échangé que du 1er au 15 avril 1943 inclus; ceux portant le chiffre 2, que du 16 au 30 avril 1943 inclus.

Chacun des tickets de la feuille de pain portant un chiffre ou une lettre pourra être échangé indifféremment contre du pain, de la farine, des produits de régime ou de la biscuiterie, sur la base suivante :

A 100 grammes de pain correspondent 75 grammes de farine, ou 100 grammes de pain d'épices, ou 62 gr. 5 de produits de régime biscottes et biscuits).

Farines simples ou composées, ou autres dérivés de céréales, ou farine de chataignes. — Le coupon n. 4 d'avril des catégories E, J1 et V donnera droit à 250 grammes.

Seuls, les consommateurs appartenant à la catégorie E peuvent, en outre, obtenir 75 grammes de farines composées, contre remise de 100 grammes de tickets de pain.

Autres catégories : Néant.

Les tickets-chiffres n. 9 et 10 ainsi que tous les tickets-lettres sont sans valeur.

Travailleurs de force. — Rations supplémentaires inchangées. C'est le coupon n. 4 d'avril qui devra être remis en échange des feuilles de tickets supplémentaires.

MATIERES GRASSES

Ration globale : communes pourvues du titre spécial, 300 grammes; autres communes, 225 grammes.

La couleur d'impression du texte, bistre pour le titre spécial, rouge pour le normal, différencie ces deux titres.

HUILE

Pas d'attribution d'huile pour avril.

BEURRE

Dans toutes les communes et à tous les consommateurs autres que les détenteurs de la feuille P, 150 grammes contre remise de :

Dans les communes dotées de titres normaux : Deux tickets de 50 grammes, deux tickets de 25 grammes.

Dans les communes dotées de titres spéciaux : Deux tickets de 50 grammes, un ticket de 25 grammes barré, un ticket de 25 grammes encadre n. 3.

Autres matières grasses que huile et beurre :

Dans les communes dotées de titres normaux : 75 grammes contre remise de cinq tickets de 5 grammes, cinq tickets de 10 grammes du titre normal (texte en rouge).

Les tickets-lettres « GA, GB, GC, GD, GE, GH, GJ » du titre normal sont sans valeur.

Dans les communes dotées de titres spéciaux, 150 grammes en échange de : Deux tickets de 25 grammes non barrés, quatre tickets de 5 grammes; huit tickets de 10 grammes du titre spécial (texte en bistre).

Les tickets-lettres « GA, GE, GC » du titre spécial sont sans valeur.

Consommateurs détenteurs de la feuille P. — La valeur du bon de beurre est, pour avril, fixée à 250 grammes.

Il est rappelé à tous les consommateurs détenteurs de la feuille P que les tickets cerclés de fromage et de matières grasses de ladite feuille ne peuvent donner lieu à aucune perception chez les détaillants et ne sont utilisables que dans les hôtels et restaurants.

Avec l'aimable autorisation de Mme Loulou Graciet.

Annexe 5

Les familles seignossaises dans les années 1950

Imprégné de l'histoire de son village de Seignosse, Henri Fayet [a] a effectué des recherches personnelles sur les familles seignossaises existant dans les années 1950 et le quartier - lieu dit où elles habitaient. En voici quelques-unes qu'il a répertoriées, dont certains noms reviennent à plusieurs reprises.

Les familles : **Barrère** à « Yreye » ; **Cassiet** à « Chalet Bernard » ; **Clavery** au « Rey » ; **Clavery** à « Gration » ; **Damestoy** à « Chalet Bernard » ; **Darden** aux « Aloës » ; **Darribat** à « Petit Irache » ; **Desclaux** à « Larrenard » ; **Dassé** à « l'Himalaya » * ; **Dourthe** à « Laubian » ; **Fayet** à « Cazaounaou » ; **Ferrand** à « l'Himalaya » [*] ; **Graciet** au « Bourg » ; **Hargous** au « Moulin » ; **Hiquet** à « Irache » ; **Labadie** à « Coumes » ; **Labatut** au « Le Lanne » ; **Labescat** à « Tetin » ; **Labrouche** à « Chalet Bernard » ; **Lacave** au « Moulin » ; **Lamarque** à « La Guillote » ; **Lartigue** à « Pegrounin » ; **Lavielle** à « La vie simple » ; **Lavielle** à « Sarcelot » ; **Lavielle** à « Pastungs » ; **Lecuyer** à « La Montagne » ; **Lesbats** à « l'Orangerie » ; **Lesbats** aux « Roseaux » ; **Lesgourgues** à « Pourteut » ; **Loustalot** au « Pignon » ; **Maisonnave** à « Breunes » ; **Menjacq** à « Laubian » ; **Miquéou** au « Petit Rey » ; **Molia** au « Moura » ; **Pettes** à « l'Orangerie » ; **Pettes** à « Piccinamia » ; **Pinsolle** au « Pignon » ; **Plaisance** au « Bergeron » ; **Saffores** à « l'Etang Blanc » ; **Suscosse** à « Martichot » ; **Vergez** à « Coumes » ; **Villenave** à « Audios ».

[*] Point le plus haut de Seignosse Bourg, à côté du château d'eau.

[a] -Lire aussi les témoignages d'Henri Fayet dans les chapitres 1, 2 et 4.

Annexe 6
(Extrait du dossier « L'aventure du Penon », de Sophie Labégorre, publié dans Seignosse Magazine - n°8 – Hiver 2005)

Le premier architecte du Penon

Jean Marty, major du concours de l'Institut d'Urbanisme en 1957, choisi par le Ministre de la construction et de l'urbanisme pour réaliser des études d'aménagement de la côte Aquitaine, désigné pour dessiner la station balnéaire du Penon.

Voici des extraits d'une interview de l'architecte de la station balnéaire du Penon, Jean Marty, réalisée juste après la construction du VVF (VVT, à l'époque) des Tuquets (1968).

Le plan du Penon

« Le problème a été très difficile parce qu'il était entièrement nouveau.
Il a fallu analyser le site, analyser les besoins et partir d'une création imaginaire. Nous avons essayé de déduire du site même les principales règles, aussi bien de composition du plan, que du motif architectural. En création de plan nous avons hésité longtemps entre deux grandes orientations. Créer à Seignosse soit une station perpendiculaire à la côte, soit une station parallèle. Nous avons opté pour une solution qui stratégiquement est parallèle à la côte et tactiquement, perpendiculaire. L'ensemble de l'opération utilise les modelés du sol qui sont parallèles à la côte, une succession de dunes dont la végétation varie depuis le gauchet jusqu'à la belle forêt, en passant par tous les stades intermédiaires, dont de grandes ondulations, qui ont permis de localiser une série d'habitats étagés en profondeur, et pour lesquels nous avons choisi une densité décroissante au fur et à mesure que nous nous éloignons de la mer et nous enfonçons dans la forêt.
Pour les raisons de modelés mais aussi pour des raisons de transport, nous avons pensé qu'il fallait créer une station dans laquelle les habitants puissent, à partir de chez eux, aller à la mer à pied et même pieds nus. D'où la nécessité de ne pas éloigner exagérément les habitants de la plage, pour ne pas les inciter à prendre systématiquement leur voiture. Ensuite, pour éviter d'aboutir à un grand cordon ininterrompu et monotone, nous avons fractionné ce grand axe nord-sud en 3 éléments plus petits, qui eux sont perpendiculaires à la côte, comme tous les axes de déplacements piétonniers. Aux points de croisements de ces deux cheminements, nous avons localisé les centres d'équipement et d'animations ».

Le style du Penon

« Nous avons adopté des positions de base extrêmement simples et utilisé le plus largement possible les matériaux traditionnels : la tuile, la terre cuite, le bois et ensuite la grosse maçonnerie. C'est une servitude assez lourde, néanmoins cela permet de créer un lien très important entre tous les bâtiments. Indépendamment des choix de matériaux, il y a un choix d'état d'esprit. Je crois que ce qui caractérise l'architecture landaise, beaucoup plus que des formes ou des matériaux encore, c'est un état d'esprit de charpentier. C'est un pays de charpentiers. Nous avons le privilège d'avoir de grands charpentiers, des compagnons du Tour de France, des gens assez étonnants qui font des choses très belles et qui comprennent magnifiquement ce que l'architecte veut obtenir d'eux. Et bien à Seignosse, nous avons travaillé dans un état d'esprit de charpentier, beaucoup plus que de maçon. Alors que par exemple, en Languedoc-Roussillon, on sent un état d'esprit de maçon ».

L'animation du Penon

« Dans la mesure où nous sommes aux prises avec de nouveaux phénomènes de vie urbanisée, dont nous n'avons pas du tout la maîtrise, nous faisons des découvertes tous les jours qui sont souvent en contradiction totale avec les hypothèses d'école du départ, en particulier celles qui concernent l'animation. C'est un problème très difficile et je ne crois pas que l'on puisse le résoudre par des concentrations d'habitants. Un des facteurs que l'on devra utiliser et exploiter au maximum sera, non pas la concentration en un point, mais la dispersion au sein des tissus de la station de pôles d'animation, d'origines et de caractères différents. Je pense par exemple au pavillon central d'un camping, au club d'un village hôtelier ou d'un petit centre commercial, pas seulement réservés aux seuls vacanciers de cette unité, mais ouverts très largement aux vacanciers des autres unités.

On pourra peut-être créer un courant qui aura un véritable intérêt. Mais quant à penser qu'on puisse avoir dans le centre d'une station, même le jour où Seignosse aura 15.000 ou 20.000 habitants, quelque chose de vraiment animé, je ne dis pas non, je dis même peut-être, je dis même sûrement. Mais ce ne sera pas grâce aux 20.000 habitants de Seignosse. Ce sera parce que Seignosse sera un cadre agréable, accueillant et attractif, pour 150.000 habitants de toute la grande région Hossegor Capbreton ».

(*) Lire également le chapitre 7 : L'aventure du Penon.

Annexe 7

Le premier président de la SATEL

(Extrait du dossier « L'aventure du Penon », de Sophie Labégorre, publié dans Seignosse Magazine - n°8 – Hiver 2005)

Jean Hirigoyen, fils d'une grande famille de banquiers, est un puissant industriel, mais aussi un être cultivé et curieux, grand voyageur, mu par la volonté des bâtisseurs et des visionnaires. Premier président de la SATEL, il a pensé, dès 1960, que l'urbanisation inéluctable de notre côte devait être organisée et réfléchie, qu'il fallait éviter de dilapider, sans ordre, le littoral landais en parcelles de 1000 m². Pour garantir le souci de l'intérêt public, il a favorisé la mise en place de la Société d'Aménagement, sous contrôle du Conseil Général.

En cela, mais aussi par son extrême attention au respect du milieu naturel landais, Jean Hirigoyen est bien le digne héritier des fondateurs de la station voisine d'Hossegor, pour lesquels « aménagement » ne pouvait aller sans « protection » de la nature landaise : mer, lacs, forêt (Société des Amis du Lac d'Hossegor, fondée en 1909 par Maurice Martin, Société immobilière artistique d'Hossegor, fondée par Aimée Meunier et Alfred Eluère, maire d'Hossegor de 1935 à 1972, Société des hôtels et des bains de mer - 1927…).

Annexe 8

Le témoignage de Jean Gellibert

(Secrétaire général de Seignosse de 1952 à 1990)

(Extrait du dossier « L'aventure du Penon », de Sophie Labégorre, publié dans Seignosse Magazine - n°8 – Hiver 2005)

Le temps des pionniers

- « Le départ de l'aventure date de 1953. Seignosse comptait 500 habitants et une colonie de vacances. Le maire, Omer Maisonnave, voulait que la commune se développe. Nous avons d'abord réalisé un petit lotissement au fond du lac, puis le lotissement des Estagnots et ceux du Fourneuf. Parallèlement, au bourg, sept logements étaient construits, ainsi que l'école et un nouveau lotissement, inauguré en 1956 par le Ministre Chauchoy. La municipalité a alors souhaité mettre en valeur l'aspect balnéaire de Seignosse. Des contacts ont été pris avec M. Tissot, secrétaire général de la Caisse des Dépôts, M. Guignan, directeur général de V.V.F. et M. Richard, représentant régional des V.V.F.

- Le premier projet réalisé a été le Village de Vacances des Estagnots.
Nous nous posions tous des questions, mais les touristes étaient bien au rendez-vous ! Devant ce succès les responsables des V.V.F. ont voulu agrandir leur village. La commune a fourni les terrains nécessaires, par bail emphytéotique et la deuxième tranche du Village des Estagnots a été réalisée. La première mission d'aménagement, présidée par M. Saint Marc, intervient à ce moment-là.

- Pour la réalisation de la première phase, la commune a cédé à la SATEL la lette et d'autres terrains dont elle était propriétaire. En revanche, le centre du Penon appartenait à la famille Gentille et à ses héritiers.
Nous avons eu de nombreuses réunions avec les différents intervenants, afin de présenter le projet et d'engager les négociations pour la cession du foncier. La fille de monsieur Gentille, madame Baillot d'Estiveaux, n'était pas très enthousiaste pour vendre ces terrains. Elle y était attachée. Après moult discussions, il a été pris l'engagement de donner le nom de son père, Victor Gentille, à la première place qui serait construite au cour même du Penon. Elle était satisfaite. La cession des terrains à la SATEL a été concrétisée. Le Penon était lancé !

- Devant le succès grandissant de ses réalisations, l'association des VVF a décidé la construction d'un Village Vacances Tourisme, fleuron de la chaîne. S'ajoutant à cet établissement haut de gamme, le VVF des Tuquets d'aujourd'hui, le camping gîte de la forêt a été réalisé au VVF des Estagnots. Ce développement correspond à la période de transition entre Omer Maisonnave et Maurice Ravailhe, qui restera Maire de 1965 à 1995. Ce sera aussi le moment de la sortie de terre de toutes les résidences devant les Tuquets : Les Gemelles, le Hameau du Penon, etc.

L'avenue des Tucs, un ancien pare-feu

- Au début, aucune liaison n'existait entre le village et la zone côtière, au lieu-dit «les Estagnots». Entre les deux, la forêt était dense. Dans le cadre de la protection contre les incendies, la commune avait fait réaliser un pare feu légèrement engravé, une sorte de piste forestière, en prévision de créer une route reliant le bourg de Seignosse à la zone balnéaire sud. Un dossier administratif était en préparation concernant le goudronnage de cette voie. Une anecdote a été déterminante dans la réalisation de ce projet. En 1964, lors de la visite à Seignosse de M. Maziol, Ministre de la construction, venu inaugurer le VVF «les Estagnots», l'itinéraire du convoi officiel, concocté par nos soins, empruntait précisément cette piste forestière à peine engravée. A l'arrivée du cortège, toutes les voitures étaient blanches de poussière ! Le Ministre a pu constater qu'il était souhaitable, voire indispensable, que cette «piste», future artère entre le village et la zone côtière, soit goudronnée. Il a appuyé le dossier en cours.

- La R.D. 79 et la R.D. 652 étaient déjà des routes départementales. En revanche, les routes des Tucs, du Penon ou des Casernes, ainsi que celle des Etangs, en tant que chemins vicinaux, dépendaient de la commune. Grâce à la municipalité, le Conseil Général a classé ces voies dans son réseau et en assure depuis l'entretien.

Le temps du Tour

- Seignosse a accueilli deux fois le Tour de France. En 1977(*), elle est Ville étape, événement d'une portée médiatique internationale. La station balnéaire de Seignosse le Penon faisait parler d'elle par delà les frontières. Deux ans plus tard, le Tour est revenu, pour un circuit de deux voltes, dans une étape que Bernard Hinault a gagnée. Soutenus par la municipalité, la société Merlin et Jean Marty étaient les initiateurs de cet événement.
Les Seignossais se sont mobilisés pour apporter leur aide. Tous les espaces verts ont été fleuris. Les barrières nécessaires ont été empruntées auprès des villes voisines. L'équipement communal ne suffisait pas à répondre aux besoins d'une telle manifestation.

- A cette époque, la société Merlin sponsorisait le groupe folklorique des Pastous et leurs tournées internationales. Les Pastous suscitaient beaucoup d'enthousiasme sur leur passage et cela aussi a contribué à faire connaître Seignosse.

Il y aurait tant d'autres choses à dire. Chacun a apporté une pierre à l'édifice. Mais ce serait une bien longue histoire ».

(*) La 4ème étape du 64ème Tour de France, Vitoria-Seignosse (256 km), a été remportée par Régis Delépine en 7h 35' 49". Au classement général à Seignosse, c'est Diétrich Thurau qui est en tête devant Eddy Mercks. Ce tour marquera l'apogée de Bernard Thèvenet et le déclin de Mercks.

Annexe 9

(Extrait du dossier « L'aventure du Penon », de Sophie Labégorre, publié dans Seignosse Magazine - n°8 – Hiver 2005)

Infos en vrac

- Cette opération s'est déroulée sur 27 ans et a généré, uniquement dans le B.T.P. plus d'une centaine d'emplois.
- L'ensemble « côtier » du Penon :

  le premier acte, s'est déroulé en deux phases de maîtrise d'ouvrage départementale (15.000 lits sur un peu plus de 150 hectares). Il s'est achevé en 1972.

  Le second acte, après 1970, vers l'est, fût une opération sous maîtrise communale et a produit 5.000 lits sur près de 60 hectares.
- Les comptes-rendus de fin d'opération ont été transmis au Conseil Général en 1995. Pour la commune, l'achèvement du projet date plutôt de 2001.
- Trois stations d'épuration successives ont été construites, au fur et à mesure de l'avancement du projet. L'énergie électrique a été acheminée. 73 hectares d'espaces libres, voiries et espaces verts ont été créés. 205.500 m² de plancher ont été construits. 15 courts de tennis et un club-house ont vu le jour, ainsi que les plus grands bassins d'eau de mer d'Europe.
- En 1973, la J.C.E. écrivait : « La SATEL ne construit pas. Elle équipe les terrains et crée des infrastructures. Et elle n'a reçu aucune subvention extraordinaire. C'est à tort que l'on a pu dire que Seignosse coûtait cher aux contribuables.
- L'État a bénéficié de la T.V.A. D'autre part, par le jeu des impôts dits locaux, la station rapporte à la commune et au département : 170.000 francs en 1971, le double en 73, le triple en 74. » Bien entendu, la commune a dû supporter de nombreux frais supplémentaires, d'entretien ou d'éclairage.
- La SATEL a été installée au Penon jusqu'en 1988, puis elle a migré à Port d'Albret.
- En 1960, la commune employait moins de 10 agents communaux (personnel des écoles, personnel technique et personnel administratif). Au début des années 2000, on en comptait plus de 80, permanents.